A NOS FIDELES LECTEURS ET AMIS

Si vous ne l'avez déjà fait
Souscrivez votre réabonnement
pour 1978

POUR ALLEGER NOTRE TRAVAIL

= **EVITEZ-NOUS** la dépense d'un rappel.

= **HATEZ-VOUS** de vous réabonner pour 1978.

= **ECRIVEZ LISIBLEMENT** vos nom, prénom usuel et adresse.

MERCI !

Pour l'année 1978 — 1 numéro par trimestre :

Abonnement normal	**40 F**	— **Etranger**	**50 F**
	Sous pli fermé :		
France	**45 F**	— **Etranger**	**55 F**

Abonnement de soutien (pli fermé) .... **60 F**

Versements par chèque bancaire, mandat-poste (ou virement postal au compte n° PARIS 8.288-40 U) à l'ordre de :

Revue l'INITIATION

6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne Billancourt - FRANCE

Changement d'adresse : Il est rappelé à nos fidèles abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1,00 F en timbres pour frais de modification de la plaquette-adresse.

A la suite de chaque expédition de la Revue il arrive que des exemplaires nous soient retournés avec la mention : « N'habite pas à l'adresse indiquée ; retour à l'envoyeur »... Nous attirons donc votre amicale attention sur l'absolue nécessité de nous communiquer sans délai tous vos changements d'adresse où recevoir la revue. Il en va de même pour les modifications d'état-civil (mariage, etc.) survenant dans votre famille.

A l'avance, Merci. **L'Administrateur : Richard MARGAIRAZ**

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef de la nouvelle série
Dr Philippe ENCAUSSE

— 1953 —

SOMMAIRE



Nouvelle Série :
N° 4 de 1977

Trimestriel. - 15 F
Octobre-Novembre-Décembre 1977

(Editions A.E.I.-OCIA. - Paris)

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne Billancourt
FRANCE

(Voir page 248)

● **Administration : Richard MARGAIRAZ,**
Chens sur Léman 74140 Douvaine.

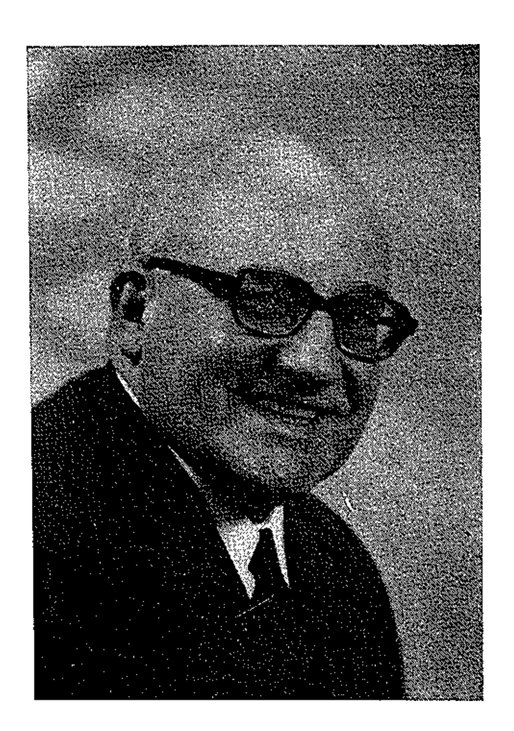


Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués.

Le Directeur-Gérant : Dr. Philippe ENCAUSSE, 6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne Billancourt
Cert. d'inscr. à la Csion paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal n° 6812 — 1er trimestre 1978

Revue L'INITIATION. — ORDRE MARTINISTE

1888... 1978



Philippe ENCAUSSE

Très touché des vœux qui lui ont été si aimablement exprimés, adresse à tous, avec ses amicaux remerciements, en son nom personnel et au nom des collaborateurs de l'Initiation *et des dirigeants de l'*Ordre Martinite, *ses souhaits sincères et fraternels à l'occasion de l'année nouvelle.*

(*) Voir page 228.

Louis-Claude de SAINT-MARTIN

le Philosophe inconnu

LETTRES AUX DU BOURG

(1776-1785)

mises au jour et publiées pour la première fois, avec une introduction et des notes critiques

par

Robert AMADOU

Préface d'Eugène SUSINI

Avant-propos du Dr Philippe ENCAUSSE



PARIS - 1977

BULLETIN DE COMMANDE (A recopier et à envoyer à Revue *L'Initiation*, 6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne Billancourt, France) :

Je prie la revue L'INITIATION de m'adresser .... exemplaires de la plaquette de 124 pages dont la couverture est reproduite ci-dessus. Le prix en étant de 27 F. par exemplaire, je remets ci-joint :

(*) un chèque bancaire de .... au nom de la Revue.

(*) un virement postal (au compte Paris 8.288-40 U de la Revue) de ....

NOM : .... Prénom usuel : ....

ADRESSE : ....

Date : ....

Signature :

* Rayer la mention inutile

AVANT-PROPOS

Comment, fils de « Papus » et son successeur tant à la présidence de l' « Ordre Martiniste » qu'à la direction de l'**Initiation,** n'aurais-je pas souhaité de patronner cette édition et comment ne me réjouirais-je pas de tendre maintenant aux « hommes de désir » ces cinquante-quatre lettres inédites, admirables, nourricières ? Elles sont, en effet, du **Philosophe Inconnu,** notre Vénéré Maître et, par conséquent, le Vénéré Maître aussi de Robert Amadou, mon frère et mon ami, qui sert depuis maintes années notre Ordre vénérable et sa revue, en même temps que la mémoire de Louis-Claude de Saint-Martin.

La présente publication est symbolique : elle rassemble nos quatre noms déjà associés dans la communion de la sainte Gnose, à laquelle le professeur Eugène Susini a bien voulu apporter une caution de science et d'amitié dont je le remercie de tout cœur.

Que les enseignements du martinisme aident les lecteurs et les lectrices à vivre et à mourir, à renaître !

Tels sont le vœu de Papus, le mien, celui de Robert Amadou. Telle est la raison de toutes nos entreprises. Eugène Susini n'a-t-il pas décelé et rappelé dans sa belle préface que Saint-Martin ne donne pas un autre sens à ses écrits, ni à sa vie ?

Puisse donc le symbole être efficace ! Cette publication résume et précise en effet avec beaucoup d'agréments la pensée du « théosophe d'Amboise ».

Les lettres aux Du Bourg nous redonnent l'avis du **Portrait** * (n° 981) et sont à même de vous aider, de nous aider tous à le suivre : **« Ce n'est point assez d'avoir de l'esprit, il faut aussi avoir de la spiritualité ».**

Dr Philippe ENCAUSSE.

* Voir note, page 190.

LETTRES DE SAINT-MARTIN AUX DU BOURG

PRÉFACE

Etonnante publication que celle dont nous gratifie aujourd'hui Robert Amadou ! Je feuillette la liste des inédits de Saint-Martin qu'il a révélés au cours des années : elle est impressionnante. Ce dernier apport de 54 lettres, qui attendaient depuis 200 ans l'heure de la résurrection, n'est pas le moindre et comblera d'aise les saint-martiniens. Il n'y a, dans la mise au jour de ce trésor ni hasard ni miracle et l'on ne tombe pas un beau matin sur près de 5 douzaines de lettres inédites comme sur une rarissime première édition en flânant négligemment le long des quais : l'inventeur, porté par une connaissance intime de son auteur, servi par un instinct divinatoire exceptionnel et le génie de la découverte, sait à quelle porte frapper.

Saint-Martin mérite-t-il toujours le qualificatif d' « inconnu » qu'il s'est donné ? Son Portrait * *(encore un inédit et une publication capitale d'Amadou) apportait déjà bien des éclaircissements, et la famille Du Bourg y est mentionnée, mais les lettres sont plus explicites et ajoutent sur certains points des compléments d'importance. Il dit dans le* Portrait *(n° 303) : « J'ay joui à Toulouse de la société d'une très aimable famille, les Du Bourg... J'ay été frappé de la bonté des âmes pures que j'ay rencontrées dans la délicieuse famille Du Bourg. Il y a été question de quelques velléités de mariage pour moi, premièrement avec l'aînée Du Bourg, et ensuite avec une Anglaise nommée Mlle Rian. Mais tous ces projets se sont évanouis comme tous ceux qui n'ont tenu qu'aux choses de ce bas monde, car mille expériences m'ont appris qu'en vain le sort tenterait de me lier à la terre, et que je n'étois né que pour une seule chose ».*

Il faut lire le détail de ces tractations dans les lettres VI, XII, XIII, XV, XVI, XVII, XXIV à la présidente Du Bourg qui échafaudait pour lui des projets de mariage. Elle le considérait comme son fils adoptif et lui l'appelle « ma très chère mère » et « ma mère unique ». Il n'a sans doute rien écrit de plus personnel, de plus intime, avec tout le charme de ses doutes, ses réserves, ses réticences, ses hésitations, son embarras. Le projet échoua mais sans provoquer de drame, sans laisser de déception ou d'amertume. Son étoile, dit-il dans la lettre VI, ne veut pas « pour ainsi dire que je pose le pied sur la terre », et de fait, quand il parle de sa situation de fortune médiocre, il le fait sans se plaindre et comme d'un état accepté de bonne grâce. On ne voit pas le Philosophe Inconnu dans l'opulence. Indifférent aux choses de ce monde, on ne le conçoit pas tenu en quelque manière par les liens du mariage. Sa spiritualité est sans compromis d'aucune sorte et son

* Voir note, page 190.

attachement aux choses divines ne saurait admettre de partage avec un ordre temporel quelconque.

Il vit de peu, n'a pas de foyer, et s'il paraît avoir Paris comme port d'attache, il change plusieurs fois de logement en l'espace de neuf années. Ce n'est ni un ermite ni un bohème : il est distingué, courtois, serein, homme du monde d'une politesse exquise, mais il a quelque chose de mystérieux, d'instable, d'immatériel, pareil à une créature aérienne qui vole de lieu en lieu, omnia secum portans.

Il n'est pas tout entier dans cette correspondance, certes, mais on le retrouve tel que nous le connaissons à chaque page. Nul besoin de recourir au Ministère de l'Homme-Esprit *ou à telle notation du* Portrait *pour saisir sa position religieuse. Mystique, il l'est dans le sens le plus profond et le plus pur du terme, et l'aspect extérieur de l'Eglise constituée erlève pour lui, dont la foi n'est qu'intériorité et prière, de l'ordre profane. Un fils de la « mère chérie », frère du conseiller, est prêtre, et il déclare dès la lettre IV, la première fois qu'il le mentionne : « à vue de pays nous ne ferons pas beaucoup de chemin ensemble ».*

Il compte la charité au nombre des vertus essentielles qu'il cultive, bien sûr, et son amour du prochain ne saurait être contesté, mais n'obscurcit pas son esprit critique. Il possède un art consommé de porter avec élégance des jugements qui peuvent être sévères. Plusieurs fois il est question du cher abbé Fournié, et il insiste régulièrement auprès de ses amis pour les engager à voler au secours de l'éternel besogneux. On sait par ailleurs qu'il ne le tenait pas intellectuellement en très haute estime. L'unique livre de l'abbé ne parut qu'en 1801, mais Saint-Martin semble avoir eu connaissance d'un manuscrit dès 1783, car il écrit (lettre XLVII) qu'on pourrait y « pêcher les paillettes d'or », mais, ajoute-t-il, serait-il capable de « sentir le prix du service qu'on luy rendroit par une infinité de suppressions », car il y a « impossibilité physique de s'entendre avec luy sur cet article ».

Il est à l'égard de Fournié à la fois charitable et clairvoyant ; et s'il ne nomme pas le personnage dont il est question dans la lettre LIII, il a sur lui des paroles sans aménité. « Je le crois aussi ignorant qu'il soit possible de l'être, et je vous avoue même que je ne luy crois pas de grands moyens pour aller plus loin. Je ne vous parle pas de son moral que j'ignore, mais indépendamment du louche que l'état de ses affaires et sa marche icy ont jeté sur sa personne, dans l'esprit de beaucoup de monde, je dois vous dire que cet homme-là ne m'est jamais revenu et que la seule vue de sa figure me met mal à mon aise ».

La lecture de ces lettres est parfois difficile et le style élégant et fluide ne saurait faire illusion longtemps. Il ne s'agit pas d'exposés de doctrine, mais que de passages voilés, d'allusions à des enseignements secrets, de sous-entendus suggérés entre les lignes qui appellent presque à tout moment le commentaire !

On n'en aura guère besoin pour la lettre du 9 août 1778 au conseiller qui venait de perdre son père, l'époux de la « mère chérie ». Est-il dans les écrits de Saint-Martin page plus belle et plus émouvante ? Il mentionne — *avec quelle délicatesse ! — « les préjugés » et les « nuages qu'on avait répandus sur les yeux » du défunt dont il vante par ailleurs les éminentes qualités. Après l'éloge funèbre, les mots consolateurs à l'adresse des proches. Les âmes des morts soutiennent les vivants dans leurs « affections spirituelles » et les aident à poursuivre dans la voie qui mène au sanctuaire. Et s'il est légitime de pleurer*

ceux auxquels nous attachent des liens charnels, souvenons-nous que les larmes versées pour eux sont autant d'injustices à l'égard du « divin régénérateur » qui s'est offert pour nous en holocauste...

Quel ministre du Seigneur a trouvé paroles plus poignantes pour évoquer la mort et l'au-delà, et pour redonner l'espoir à ceux qui risqueraient de sombrer dans le deuil et l'affliction ?

Eugène SUSINI.



(*) **Mon portrait historique et philosophique (1789-1803), publié intégralement pour la première fois, d'après le manuscrit *original*, avec *une préface, une introduction et des* notes critiques par Robert Amadou**, Paris, R. Julliard, 1961. Une deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, notamment d'un index, est à paraître en 1978 aux éditions du Rocher, Paris et Monaco.

Louis-Claude de SAINT-MARTIN
L'ŒUVRE AU COMPLET

Des erreurs et de la vérité. 1775.
Ode sur l'origine et la destination de l'homme. Ca. 1781.

Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers. 1782.

De la Poésie prophétique, épique et lyrique. ?

Phanor, poème. ?

Discours sur la meilleure manière de rappeler à la raison les nations livrées aux erreurs et aux superstitions. Ca. 1785.

L'Homme de désir. 1790.

Ecce homo. 1792.

Le Nouvel Homme. 1792.

Lettre à un ami, ou considérations... sur la Révolution française ; suivies du précis d'une conférence publique... 1795.

Stances sur l'origine et la destination de l'homme. 1796.

Eclair sur l'association humaine. 1797.

Réflexions d'un observateur sur la question : Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple ? 1797.

Essai sur les signes et sur les idées. 1799.

Le Crocodile. 1799.

Recension *du Crocodile.* 1799.

De l'Esprit des choses. 1800.

L'Aurore naissante... de Jacob Bêhme. 1800.

Le Cimetière d'Amboise. 1801.

Controverse avec Garat. 1801.

Des Trois Principes de l'essence divine... par Jacob Bêhme. 1802.

Le Ministère de l'homme-esprit. 1802.

Œuvres posthumes. 1807.

Quarante questions... par Jacob Bêhme. 1807.

De la Triple Vie de l'homme... par Jacob Bêhme. 1809.

Des Nombres. 1843.

Cinq textes inédits. 1959.

Mon portrait historique et philosophique. 1961.

Conférence avec M. le chev. de Boufflers... Conférence avec M. Le Roux, docteur en médecine. 1961.

Pensées mythologiques. 1961.

Cahier des langues. 1961.

Varia. 1962.

Fragments de Grenoble. 1962

Pensées sur l'Ecriture sainte. 1963-1965.

Etincelles politiques. 1965-1966.

Cahier de métaphysique. 1966-1968.

Carnet d'un jeune Elu Cohen. 1968.

Mon Livre vert. 1968...

Notes sur les Principes du droit naturel *de Burlamaqui.* 1969.

Réflexions sur le magnétisme. 1969.

Du somnambulisme et des crises magnétiques. 1969.

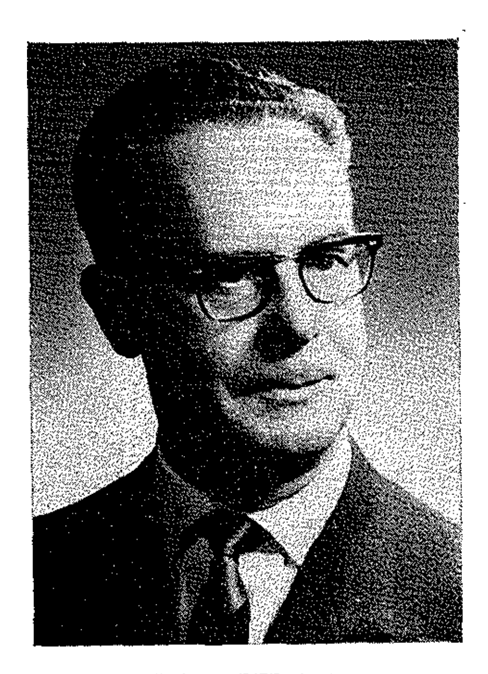
Pensées sur les sciences naturelles. A paraître.

Lettre sur l'harmonie. A paraître.

La *correspondance* éditée comprend de très nombreuses lettres, toutes posthumes, sauf une à Mathias Claudius et la lettre à Garat qui est une lettre ouverte. Elles ont été publiées, celles à Kirchberger, dans un livre (1862) ; les autres, à des destinataires différents, en divers lieux. La *Correspondance générale*, à paraître, les rassemblera et y joindra les lettres inédites qui auront pu être localisées.

R.A.

Ceux qui nous nous précèdent...



Robert DEPARIS

Une fois de plus notre Ordre Vénérable est en deuil ! En effet, nous venons de perdre l'un des plus éminents de nos Frères et de nos dirigeants : Robert DEPARIS...

C'est le 27 novembre 1977 que Robert DEPARIS nous a quittés dans sa 74e année après avoir supporté avec un admirable courage les dures épreuves imposées par une très grave et longue maladie.

Il y eut une première cérémonie religieuse en l'église Notre-Dame de Bougival, sa paroisse, en présence d'une nombreuse assistance puis, le samedi 17 décembre, quelques intimes participèrent, au siège de l'Ordre Martiniste, à une messe dite par l'un de nos FF ∴ bien-aimés.

J'avais l'honneur et la joie de connaître Robert DEPARIS depuis plus de 40 ans et de bénéficier de son affectueuse et fraternelle Amitié. Que de « sourires du Ciel » je lui dois ! Il était l'ami fidèle, le conseiller plein de tact et de sollicitude, l'érudit d'une si grande modestie, l'écrivain accompli, le philosophe aux splendides intuitions, l' « éveilleur », le Chrétien

dans toute la noble et parfaite acception du terme, l'ami des hommes et aussi des animaux. Quand il le jugeait nécessaire et dans l'intérêt de la cause qu'il avait à cœur et le devoir de défendre il savait faire montre de la fermeté voulue mais en veillant toujours à ne point « blesser » son ou ses auditeurs.

Mieux que je ne saurais le faire, bien sûr, notre cher F∴ Robert AMADOU a salué la mémoire de Robert DEPARIS, au siège de l'Ordre (lors de la cérémonie du 17 décembre), dans une improvisation d'une émouvante grandeur et d'une rare richesse. Elle marqua profondément les SS∴ et les FF∴ venus rendre hommage à l'ami aux multiples dons et au regretté président du Groupe martiniste mystique portant le nom de « PAPUS » (Collège de Paris).

Mon Frère Robert tu nous a quittés mais nous savons bien que nous te retrouverons puisque la « mort » est, en réalité, une nouvelle naissance. Au nom de tous je te salue et je te redis notre douloureuse émotion, notre infinie gratitude et notre profonde affection.

Ton F∴ ∴ Philippe



REFLEXIONS SUR LA SALUTATION ANGELIQUE

par Robert DEPARIS

Il est d'usage, dans certaines de nos assemblées martinistes, de réciter à l'issue de nos réunions l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique.

La première de ces prières nous est bien connue, nous savons son importance, qui découle de sa divine origine et de nombreux commentaires en ont été faits : pour ne citer que ceux-là, Papus et Sédir, ces deux Maîtres à penser... et à prier (auxquels je me référerai souvent dans le cours de cet exposé) ont écrit sur le Pater des pages magnifiques.

Sédir a parlé quelque peu de la Salutation Angélique, d'anciens auteurs religieux ont fait aussi des développements

(1) Exposé présenté au Groupe Martiniste « Saint Jean », Collège de Paris, en 1966 (Ph. E.).

assez dithyrambiques, mais d'une façon générale cette prière, qui par son importance se place pourtant immédiatement après l'Oraison Dominicale, fait un peu figure de parente pauvre ; on ne lui fait pas le sort qu'elle mérite et, dois-je le dire, je ne suis même pas absolument certain qu'elle trouve pleinement sa justification dans l'esprit de tous nos Frères, ou tout au moins, dans celui de tous les nouveaux initiés.

Or, pour qu'une prière porte vraiment ses fruits, il ne suffit pas qu'elle soit prononcée par les lèvres : il faut aussi que l'esprit y participe, ce qui n'est possible que si la formule a été préalablement « pensée ».

C'est pourquoi j'ai considéré, en accord avec notre Frère Président, qu'il ne serait pas inutile que nous réfléchissions ensemble pendant quelques instants sur le contenu de l'Ave Maria.

Il ne s'agit en effet que de simples réflexions, car je n'ai pas la prétention d'épuiser un sujet à la vérité très vaste et encore moins celle de dogmatiser : que mes propos aient pour vous une valeur d'utile suggestion, qu'ils soient le point de départ d'un fraternel et fructueux échange de vues et mes ambitions les plus hautes, seront largement dépassées.

***

Avant de vous parler de la Salutation Angélique, il me faut, en bonne logique, vous présenter Celle à qui s'adresse cette prière. Mais, comme l'a écrit Sédir, « c'est une tâche écrasante que de parler de la Vierge ». Ecrasante pour lui, cette tâche l'est bien plus encore pour moi, aussi me bornerai-je à rappeler le minimum de ce qu'il est nécessaire de connaître pour fixer le point de l'Invisible vers quoi se tend notre pensée quand nous disons *l'Ave Maria.*

Du point de vue historique, nous savons qu'au moment de l'Annonciation, Marie est une très jeune fille de moins de quinze ans.

A partir de la naissance de son Fils, on pourrait dire paradoxalement qu'elle ne se signale que par son effacement : elle n'apparaît en quelque sorte, qu'au second plan dans certains épisodes de l'Evangile, mais nous la retrouvons à la place d'honneur, Mère douloureuse, au pied de la Croix.

D'après la Tradition, c'est à soixante-trois ans, alors qu'elle vit dans la maison de Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qu'elle est élevée vers le Ciel sans que son esprit ait été séparé de son corps.

Ainsi peut se résumer l'humble vie terrestre de cette créature que l'Eglise catholique honore pourtant d'un culte hyperdulie, c'est-à-dire supérieur à celui qu'elle voue à tous les autres saints.

Tout cela est vrai, certes, mais à moins que de s'en tenir au niveau du petit catéchisme, nous sentons bien qu'il y a « autre chose » et qu'en cette matière comme en beaucoup d'autres, le visible nous cache l'Invisible dont il est la manifestation.

Essayons donc de lever un coin du voile et, pour commencer, faisons appel à Papus.

Ce dernier nous dit, parlant du Christ, de la Vierge et des Apôtres : « Toutes les manifestations terrestres qui ont présidé à la naissance du christianisme sont des personnes du plan céleste ».

Puis, de façon plus explicite encore : « Ne pas voir l'existence, comme individualité *céleste* de la Vierge de Lumière, du Christ et des autres Principes, c'est s'arrêter en route ».

Ne nous arrêtons donc pas en route et cherchons, suivant nos modestes possibilités à nous représenter cette « individualité céleste » de la Vierge.

C'est Sédir, maintenant qui va nous y aider.

Il écrit en effet : « La vie de l'Absolu, les êtres qui le peuplent, les activités qu'il déploie, les phénomènes qui s'y déroulent, tout cela c'est le Verbe. La Vierge éternelle est... comme la substance même de ce royaume... (*Le Seigneur*) *et Elles préexistent à la Création*... Le Verbe donnant la Vie à la Sagesse et la Sagesse nourrissant le Verbe ».

Et, plus loin : « Avant que les mondes soient, avant que l'abîme se creuse et que le firmament s'élève, le Père se contemplait dans la Sagesse ».

Cette « Sagesse » dont le nom revient souvent sous la plume, Sédir l'identifie à la Vierge en nous disant qu'elle est la collaboratrice du Créateur et que, dans l'une de ses fonctions, elle est « la Nature Naturante ».

Or, il est dans le Livre de la Sagesse (Ancien Testament) deux textes, incorporés d'ailleurs par l'Eglise catholique, respectivement à la messe de l'Immaculée-Conception et au Commun de la Vierge-Marie, qu'il est intéressant pour notre recherche de rapprocher de la thèse de Sédir.

C'est en premier lieu, au chapitre VIII des Proverbes, le texte suivant :

« Le Seigneur m'a possédée au début de ses voies, avant de faire quoi que ce soit. J'ai été établie dès l'Eternité... avant que la Terre fut créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue... Lorsqu'Il préparait les Cieux, j'étais là ; lorsqu'Il posait les fondements de la Terre, j'étais avec Lui... ».

Puis, en second lieu, au chapitre XXIV de l'Ecclésiastique : « Dès le commencement et avant tous les siècles, j'ai été créée et jusqu'à l'Eternité, je ne cesserai pas d'exister ».

Toujours à propos de la Sagesse, il est écrit dans le Zohar : « La Femme divine est la petite Hochmah (petite sagesse) par rapport à l'Autre (grande Sagesse, le Christ) ».

Et dans l'antienne « *Ave Regina* » la Vierge est saluée par ces mots « *Salve Radix...* » c'est-à-dire, littéralement, « salut, *Racine* ». Ce dernier mot en nous montrant la Vierge comme un point de départ, un commencement, une base nous ouvre une voie dans laquelle nous avancerons en nous appuyant sur Paracelse qui a dit : « ...lorsque le monde fut créé, l'Esprit de Dieu était porté sur les Eaux... l'Eau fut créée avant toute chose et c'est d'elle que furent produites toutes les créatures de l'Univers, animée et inanimées ».

Il s'agit ici de cet élément subtil, de cette « Eau qui ne mouille pas les mains » dont parle le Cosmopolite et dont parle aussi le Maître Philippe lorsqu'il dit : « Avant de créer la Matière, Dieu le Père créa d'abord une essence plus subtile, plus pure que ce que nous appelons matière ».

Ici il est intéressant de noter que le Chanoine Crampon, dans une annotation à sa traduction (très orthodoxe) de la Genèse, dit que le verbe « créer », réservé à Dieu, n'exclut pas l'idée d'une substance préexistante.

C'est donc à partir de cette essence subtile que va s'effectuer la Création. Ce processus cosmologique se retrouve d'ailleurs dans toutes les théogonies et Marquès-Rivière, dans son ouvrage sur « Le Yoga tantrique hindou » évoque Prakritî, principe plastique universel féminin, la Mère, l'Isis, la Vierge Eternelle, la substance primordiale, le support de toute *manifestation* ».

« L'individualité céleste de la Vierge » va maintenant se préciser si nous rapprochons de tout ce qui vient d'être cité, cette opinion du Maître Philippe, qui en est comme le résumé : « La Vierge est la Nature, ou mieux la Création entière, et la Sagesse est l'étincelle divine qui constitue l'Ame supérieure de cette Entité merveilleuse qu'est la *Vierge Universelle* ».

Par conséquent, cette essence subtile, cette Eau qui ne mouille pas les mains, ce principe plastique universel féminin, c'est la *prima materia* des alchimistes (le radical de materia est « mater », *mère*) c'est la Nature Naturante des Kabbalistes, c'est celle dont il est dit dans le Zohar : « Avec cette femme sont réunies toutes choses qui sont au-dessous ; elles reçoivent d'Elle leur nourriture et d'Elle elles reçoivent la bénédiction et Elle est appelée *La Mère de toutes* ». C'est en un mot la Vierge céleste, la Vierge de Lumière, la Vierge Universelle de Sédir de Papus et du Maître Philippe.

Maintenant que nous connaissons la Vierge céleste, nous possédons la clé qui va nous permettre d'identifier définitivement et de mieux comprendre ce qu'est la personnalité de

Marie, Mère de Jésus, la Vierge terrestre... Et je n'hésite pas à solliciter une fois encore le Maître Lyonnais qui va nous éclairer en une seule phrase d'une merveilleuse simplicité : « Cette Vierge Universelle, sur l'ordre de son Créateur prit un corps de femme, car seule la Vierge Universelle, Reine de toutes les créatures, Pure dans son Essence, pouvait donner un corps et servir de Mère au Verbe s'incarnant pour se révéler aux hommes ».

J'en ai maintenant terminé avec cet exposé liminaire, un peu long, j'en conviens, mais indispensable, et j'en arrive à ce qui est vraiment mon sujet de ce soir : la **Salutation Angélique.**

*
**

On peut traiter ce sujet en se plaçant à des points de vue très différents. Mais la prière étant essentiellement un acte d'Amour, un élan du cœur, je le traiterai, pour ma part en me plaçant dans la perspective de la voie cardiaque, mystique, en m'efforçant toutefois de dépouiller les considérations qui vont suivre du sucre et de la guimauve qui sont l'accommodement trop habituel d'une certaine littérature mariale.

La Salutation Angélique nous vient d'Orient où elle était en honneur, au moins pour sa première partie, dès les temps apostoliques. Elle a vraisemblablement été introduite en France vers le XI[e] siècle, sous le règne de Louis-le-Gros.

On peut distinguer dans cette prière, deux parties :

— La première, qui contient d'une part le salut de l'archange Gabriel envoyé par Dieu pour annoncer à Marie qu'il l'avait choisie pour être la Mère du Sauveur, et d'autre part les paroles d'accueil d'Elisabeth, mère de Jean le Précurseur.

Cette première partie nous est transmise directement par l'Evangile.

— La seconde partie est l'expression de la piété des hommes envers Marie. Elle date, croit-on, du Concile d'Ephèse (431) mais ce seraient les Tertiaires Franciscains qui auraient ajouté les mots « maintenant et à l'heure de notre mort ! ».

On peut interpréter les premiers mots prononcés par l'Ange comme une véritable et solennelle affirmation de l'Immaculée-Conception de la Vierge.

En effet, lorsque Gabriel dit : « Je vous salue, Marie... » il ne peut s'agir, venant d'un ange, d'une vague formule de politesse, d'un simple « bonjour », plus ou moins distrait.

C'est une marque insigne de déférence, le salut de la pureté à une pureté plus grande encore, la reconnaissance d'une supériorité fondamentale. C'est pourquoi Marie est dite « Reine des Anges » et « Reine du Ciel ».

Et comme pour confirmer cette affirmation de la pureté infinie de Marie, l'Ange ajoute : « Pleine de grâce... ». Il ne s'agit évidemment pas d'un hommage à la beauté physique, mais à « l'état » spirituel de la Vierge : Elle jouit de la plénitude de la Grâce, de ce que les théologiens appeleraient « grâce habituelle », donc « grâce par excellence, permanente et principe radical des vertus infuses ».

Certes ce privilège de l'Immaculée-Conception est des plus controversés. L'Eglise catholique elle-même a été longtemps plus ou moins divisée au cours des siècles à ce sujet, admettant le privilège *de facto,* hésitant à le reconnaître *de jure,* ne le proclamant officiellement que le 8 décembre 1854.

Thomas d'Aquin, pourtant le « docteur commun » de la théologie catholique avait eu lui-même quelque hésitation et l'on relève dans sa « Somme » de curieuses contradictions sur ce problème. C'est qu'en réalité une clé était perdue, la clé de la Vie céleste de la Vierge, et c'est purement par intuition ou par déduction que l'Immaculée-Conception s'est finalement imposée comme article de foi.

Mais toute position dogmatique mise à part, la Conception Immaculée de Marie est une évidence à partir du moment où la Vierge terrestre se présente à nos yeux comme le reflet de la Vierge Céleste.

On peut d'ailleurs se contenter de cette considération de Sédir, qui en vaut largement une autre « ... Si une femme malade a un enfant, sera-t-il sain ? Si le caractère, le tempérament, la mentalité, la nature humaine, en un mot, du Christ, étaient parfaits, Celle qui a été le laboratoire de ce diamant pouvait-elle être pervertie au moindre degré ? »

Après avoir salué Marie, l'Ange lui dit : « Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

A ce moment, Marie n'a pas encore conçu ; elle ignore encore ce que le Créateur attend d'elle. Gabriel ne lui a pas encore dit et elle n'a par conséquent pas encore donné son acceptation « qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Ce n'est donc pas parce que Jésus est déjà dans son sein que « le Seigneur est avec elle », mais c'est précisément parce qu'elle émane du Plan céleste, parce qu'elle était déjà coexistante au Seigneur dans l'Eternité.

D'un autre point de vue, le Seigneur est avec elle aussi parce qu'elle est simple, humble, douce, toute semblable à « ces petits » que Jésus aimera tant, parce qu'elle est soumise à la volonté divine et qu'elle possède intrinsèquement ces vertus qui sont comme la clé du Royaume des Cieux.

A cause de tout cela elle est « bénie entre toutes les femmes », distinguée parmi toutes les autres par son Créateur et comblée des bénédictions divines en tant que Créature de prédilection.

Après avoir été saluée par l'Ange, après avoir *accepté* les desseins que Dieu avait sur elle, Marie se rend chez Elisabeth, sa cousine, qui porte en son sein, depuis six mois, l'enfant qui sera Jean le Précurseur.

Et voici, d'après Saint-Luc, qu'Elisabeth en voyant Marie, dit à son tour : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Mais ces paroles n'ont plus le même sens qu'au moment où l'Ange les prononça. Au contraire de Gabriel, Elisabeth n'est pas le porte-parole de la Divinité. La bénédiction qu'elle exprime est une bénédiction purement humaine, c'est déjà celle dont l'humanité ne cessera, à travers les siècles, de couvrir le nom de Marie. D'autre part Elisabeth, par ces mots distingue Marie entre toutes les femmes. Créature privilégiée pourtant, elle aussi, puisqu'elle va devenir la Mère de celui qui « marchera devant Dieu » elle reconnaît la primauté de Marie et la situe en quelque sorte « hiérarchiquement » par rapport aux autres femmes, y compris elle-même.

Et lorsqu'Elisabeth ajoute : « Jésus le fruit de votre sein est béni » c'est l'expression préfigurée de la reconnaissance des hommes envers le Réparateur.

— Nous voici maintenant à la seconde partie de la Salutation Angélique : c'est la prière de l'homme pécheur qui fait suite à l'hommage des créatures privilégiées.

— Sainte Marie, Mère de Dieu...

Il faut s'arrêter sur ces trois derniers mots, car ils sont d'une extrême importance et donnent lieu à bien des controverses.

Marie est-elle bien *Mère de Dieu ?*

— Oui, répondra celui qui possède la foi du charbonnier, puisque Marie a donné le jour à Jésus qui était Dieu.

— Oui, répond également l'Eglise catholique, puisque les deuxième et troisième Conciles de Constantinople ont décrété que « Marie doit être dite vraiment et proprement *Mère de Dieu* ».

— Maître Eckart, ce dominicain fameux du XIVe siècle, répond lui aussi par l'affirmative en motivant curieusement son opinion. D'après lui non seulement Marie est Mère de Dieu, mais nous pouvons tous le devenir, car Dieu s'engendre « vraiment et proprement » dans l'âme qui le désire, comme il s'est engendré dans le sein de la Vierge.

« Mais, dit-il, l'âme qui veut être et doit devenir « Mère de Dieu », doit avoir oublié toutes choses et soi-même », c'est-à-dire atteindre pratiquement la perfection... J'ajoute que la doctrine d'Eckart a été condamnée par l'Eglise pour panthéisme... quelque temps après sa mort.

On peut semble-t-il raisonner sur ce problème de la façon suivante : il y a en le Christ deux natures, l'une divine, l'autre humaine, mais ces deux natures, bien que distinctes, sont réunies en une seule et même *personne*.

Or, l'aboutissement de la génération n'est pas la naissance d'une « *nature* » mais bien celle d'une « *personne* ». Par conséquent, la Vierge ayant mis au monde une « *personne* », Jésus, en qui coexistent la nature divine et la nature humaine, est *strico sensu* la Mère de Dieu, ou pour être plus précis de l'Homme Dieu.

— Priez pour nous, pauvres pécheurs...

Ces mots ne concernent pas nos intérêts matériels. Nous prions la Vierge *précisément* et *uniquement* parce que nous sommes pécheurs. Nous nous adressons à elle pour qu'elle nous aide à réintégrer les Voies du Réparateur dont nous nous sommes écartés. C'est vraiment la prière de « l'homme de désir » de Louis-Claude de Saint-Martin.

Nous pouvons également prier la Vierge par charité pour le prochain et il nous est permis dans ce cas de penser à la santé et même aux intérêts matériels de ceux qui souffrent, sans préjudice de leurs intérêts spirituels.

Mais pour nous-mêmes, « pauvres pécheurs » demandons à la Vierge de nous aider à l'être moins... « et tout le reste nous sera donné par surcroît ».

— Mais quelle que soit notre bonne volonté, la Chair est faible et nous risquons à tout instant de tomber sous les coups incessants de l'Adversaire (ne serait-ce qu'en disant du *mal de notre prochain*).

C'est pourquoi après « priez pour nous », nous ajoutons « *maintenant* ». Cet adverbe a ici une valeur de permanence : chaque instant de notre existence, chaque fraction de seconde que nous vivons, le moment où nous péchons, celui où nous prions, c'est toujours « maintenant » et c'est d'une façon permanente que nous avons besoin d'être assistés, préservés, défendus contre le principe des Ténèbres.

— Enfin nous ajoutons « et à l'heure de notre mort ».

Sédir interprète de la façon suivante ce passage de la Salutation Angélique : « Après la mort, il y a un jugement individuel. A ce tribunal la justice sera représentée par les génies qui avaient mission de nous surveiller, de nous aider et de nous guider. Si nous n'avons pas utilisé leurs offices, ils le disent. Mais le Ciel intervient toujours pour pallier nos fautes et excuser nos négligences. Or la forme du Ciel la plus proche de la terre, c'est la Vierge. Voilà pourquoi on nous la présente comme secourable aux agonisants ».

Il est certain que de tous temps l'homme a toujours senti le besoin d'être assisté au moment de la mort par une force

supérieure et les derniers mots de *l'Ave Maria* font revivre dans notre mémoire les guides conducteurs des morts des traditions anciennes : Hermès psychopompe, Anubis, etc...

C'est que, mises à part quelques créatures privilégiées, la Mort reste toujours le grand mystère : nous l'avons bien vu lorsqu'ici même nous avons débattu de la réincarnation. Nombreux sont ceux-là mêmes qui, s'étant toujours proclamés athées, lèvent avec angoisse les yeux vers le Ciel pour y chercher secours aux approches de l'Inconnu.

Quelles que soient nos conceptions sur nos fins dernières, il est pour tous une certitude : celle des « dettes » que nous emporterons dans l'Au-Delà et qu'il nous faudra régler sous une forme ou sous une autre.

On m'objectera qu'il est bien tard d'invoquer la Vierge *in articulo mortis*. Je ne le pense pas, car elle peut toujours inspirer à ceux dont nous sommes les débiteurs, la pensée charitable qui nous libèrera de notre dette envers eux.

*
* *

Bien qu'elle soit spécialement en honneur dans la religion catholique, où elle constitue la base même de la dévotion mariale, la Salutation Angélique n'a pourtant rien de dogmatique.

Cette prière convient en effet à tout chrétien, de baptême ou d'esprit, dès lors qu'il a entrevu la véritable personnalité de la Vierge : s'est dans cet esprit que nous la récitons.

« Puisque la Vierge, en effet, est un principe vital et régénérateur, quoi de plus logique et de plus consolent que de s'adresser à elle pour obtenir la régénération et la Vie ? Quoi de plus normal que d'invoquer sous le nom mystique de Marie, la Grande Force Universelle ? »

Toutes les créatures qui ont habité la terre y laissent une trace et celle qu'a laissée la Vierge est un véritable rayon de l'Absolu : par conséquent, en l'invocant nous mettons en œuvre des forces bénéfiques considérables. C'est pourquoi un auteur occultiste dont le nom m'échappe, qualifie la Vierge de : « Reine des Forces fluidiques » (ceci explique bien des miracles !).

Cette qualification se trouve concrétisée dans certaines représentations picturales qui nous montrent des rayons s'échappant des mains de la Vierge et se dirigeant vers la Terre : en dépit de leur naïveté, ces représentations ont un sens symbolique et ont probablement été imaginées, à l'origine, par des initiés.

Certes nous pouvons nous adresser directement à la Divinité. Mais, à dit je crois en substance Sédir, nos prières

n'atteignent pas tout de suite le Ciel. « Elles montent de degré en degré vers des royaumes de plus en plus intérieurs ». En outre, tant de conditions sont nécessaires pour que le Ciel soit atteint ! La prière doit être pure dans ses intentions profondes et c'est là une condition bien difficile à réaliser, par exemple quand nous demandons la force de lutter contre une tentation à laquelle il nous serait, au fond, si agréable de succomber... ou quand nous nous efforçons de prier pour quelqu'un qui nous veut du mal ! En un mot il est bien difficile de parler le langage du Ciel et Marie, elle, le connaît si bien !

Lorsqu'après avoir récité le *Pater* nous disons l'*Ave Maria,* nous purifions, nous dynamisons notre prière en la faisant, en quelque sorte, « apostiller » par Marie.

Et puis, Marie nous aime infiniment parce que Dieu, qui « est Amour » dit Saint Jean, l'a associée à l'œuvre Rédemptrice du Verbe. Elle a souffert par son Fils parce qu'il souffrait pour nous ; voyez ces statues où les vieux imagiers ont représenté la Vierge portant son Enfant : son fardeau semble si lourd que le bras porteur s'appuie sur la hanche relevée. Ce n'est pas seulement le poids du Bébé qui l'accable ainsi, c'est qu'elle porte avec lui le poids du péché des hommes dont Il est chargé.

Enfin, en Marie nous invoquons notre Mère : Elle l'est en tant que Vierge Céleste et cosmique, « parce qu'ayant coopéré à la formation de l'Univers et donné la vitalité aux êtres, elle doit nécessairement la développer en eux, et son rôle s'étend depuis les rouages immenses du Cosmos majeur jusqu'aux plus petites parcelles animées d'un souffle de vie ».

Elle est aussi notre Mère en tant que Vierge terrestre, et Jésus nous l'a signifié Lui-même au Golgotha lorsque « voyant sa Mère et près d'elle le disciple qu'Il aimait, il dit à sa Mère : « Femme, voici ton Fils » et au disciple « Voici ta Mère » (Jean XIX-26, 27). Au-delà du disciple, dans la pensée de Jésus « dont le regard parcourait les siècles », chacun de nous était présent et c'est en pensant à chacun de nous qu'Il prononçait ces paroles.

Alors ?... Je vous fais grâce de tous les lieux communs de la sensiblerie et de la piété inférieure sur les trésors d'Amour, d'indulgence, de patience, de dévouement que peut recéler le cœur maternel de la Vierge, ce cœur qui physiquement et réellement fut la Source même du sang versé sur le Calvaire par le Rédempteur. Je vous dis simplement ceci : quand vous récitez l'Ave Maria, surtout dans les moments difficiles de votre existence, pensez à ce qu'est réellement Marie, par-delà les mots que vous prononcez, invoquez dans un total abandon de vous-mêmes cette Entité resplendissante, et vous vous sentirez réconfortés comme vous l'étiez, dans vos chagrins d'enfants, par le sourire de votre maman.

⁂

Je voudrais, avant de terminer, aller au-devant d'une possible équivoque :

Pour montrer toute l'importance d'une prière qui nous est familière et qui, disait le Maître Philippe, « suffit avec le *Pater* » j'ai longuement parlé de la Vierge et de ce que nous pouvions attendre d'elle.

Je ne voudrais pourtant pas encourir ce reproche de « mariolâtrie » que les protestants font aux catholiques.

Ce reproche trouve, il faut le dire, son fondement dans certaiens manifestations du Culte de la Vierge et qui risquent, en raison de leur caractère excessif, de faire oublier aux fidèles trop zélés, qu'avant la Vierge, il y a : *DIEU*.

Notre Maître Louis-Claude de Saint-Martin dénonce lui-même dans les termes suivants, les dangers d'une telle confusion :

« ...Combien de personnes, en priant (ces) êtres secourables, se surprennent-elles à croire prier la Divinité même et finissent par ne plus savoir comment en faire la différence ? Combien se sont surprises à les adorer en ne croyant faire autre chose que les prier : espèce d'idolâtrie qui est d'autant plus dangereuse qu'elle prend son origine dans notre sensibilité et même dans nos vertus. (...) C'est alors que le principe des Ténèbres (...) sous des noms vénérables devenus sacrés pour nous (...) peut préparer, annoncer et opérer des événements et des merveilles tellement combinées (...) (qu') elles pourraient tromper les élus mêmes. (...) Nous sommes appelés à être le signe et le témoin de la divinité et non point à être le signe et le témoin d'aucun autre être ».

N'oublions pas, en effet, que si la Vierge peut beaucoup pour nous, si son aide est puissante, nos destinées ne dépendent pourtant pas d'Elle et que le Chef des Apôtres a dit, parlant du Christ, devant le Sanhédrin :

« Il n'y a point de salut par *aucun autre*, car il n'y a pas d'autre nom donné aux hommes sous le Ciel qui doive nous sauver » (Actes IV, 12).

J'en ai maintenant terminé. Comme je vous en avais avertis, et vous avez pu le constater, je me suis placé pour traiter mon sujet bien plus sur le plan du sentiment que sur celui de la science. Ne possédant pas cette dernière, j'ai laissé parler ma Foi... Eussé-je d'ailleurs, pour reprendre le mot de Saint Paul « possédé toute la science des hommes », que cela ne m'eût pas mené bien loin, car la Vierge est un immense mystère en présence duquel la raison est rapidement dépassée.

Robert Deparis.

MEDITATION CHARTRAINE

In memoriam Robert DEPARIS

La Cathédrale est un « miroir du monde », — *speculum mundi* — entendu dans sa totalité et sa perfection. Non seulement du monde naturel soumis aux limitations du Temps, de l'Espace et de la Mesure, mais du monde harmonieux qui fut avant le Péché et qui sera la Sion céleste. Ainsi, *l'orant dans une cathédrale,* devient vraiment, selon l'expression du Philosophe Inconnu, « la prière de la Terre ».

Et Notre-Dame de Chartres plus que toute autre cathédrale : Chartres, lieu suréminent du Royaume des Lys, comme l'atteste un texte de 1392 :

« *Cum Virgo Beatissima Dei Mater venerabile templum, dum vitam duceret in humanis, elegerit ecclesiam Carnotensem* ».

(Attendu que la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, avait élu pour temple vénérable, lorsqu'elle vivait parmi les hommes, l'église de Chartres).

Une vie humaine (et surtout une vie actuelle) ne suffit point pour lire le « sens » de Chartres. Au moins peut-on tenter d'en déchiffrer les plus apparents arcanes.

Or, la Sainte-Vierge est représentée cent soixante quinze fois dans la pierre ou le verre en Notre-Dame-la-Chartraine. Toutes ces effigies ont leur signification. Aucune n'est « inutile ».

Pourtant trois d'entre elles (les plus vénérées) résument l'essentiel du message marial.

Les autres en sont les variations, de même que les notes de l'accord parfait contiennent le mystère de la Musique, quand la Musique est art traditionnel.

Nous franchirons, au sud, une porte basse qui nous conduira à la crypte, nous négligerons le Puits des Saints-Forts, dans notre impatience de nous jeter au pied de la Mère-de-Toutes-Grâces, et, tandis que les ténèbres nous environneront, seules les paroles de l'Ange nous guideront :

« *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui, Jesus* ».

Ainsi de tremblantes lampes nous conduiront de l'obscurité abyssale à la chapelle embrasée comme le Buisson Ardent, où Elle nous accueillera en nous montrant Son Fils.

La Vierge Noire ? Rappelons qu'elle résidait déjà, en ce lieu souterrain, avant le Christianisme, et que les druides, la vénérant, savaient qu'un jour viendrait où une Vierge enfanterait.

On a écrit que les Vierges Noires, si nombreuses en France, étaient des idoles celtiques, des effigies de la Magna Mater méditerranéenne, des Isis. Ce qui est peut-être vrai, mais notoirement insuffisant. La Vierge Noire est la représentation la moins imparfaite de la *Sophia,* donc le plus « efficace » des symboles sacrés. Tenter de cerner un symbole par une explication rationnelle est, non seulement vain, mais néfaste, « car tout ce qui peut être expliqué ne mérite pas d'être su », enseigne Lao-Tseu.

Contentons-nous donc d'orienter la méditation du pèlerin, en lui rappelant quelques textes particulièrement harmoniques.

Dans son *Histoire des Rose-Croix,* Sédir enseigne :

« Le Ternaire *Jeovah, Esprit Saint, Jésus* se résout en quaternaire dans *Maria...* et en quinaire quand *Maria* descend dans le microcosme et prend le nom de *Sophia* ».

Et le même adepte précise, dans l'*Enfance du Christ* :

« Avant que les mondes ne soient, avant que l'abîme ne se creuse, et que le firmament ne s'élève, le Père se contemplait dans la Sagesse Increée, celle qui est l'espace divin, et le lieu du centre de toutes choses. Cette Sagesse, reine des Anges et des Hommes, miroir de la Trinité, épouse chantée par le Roi-Mage, mesure et forme du Vrai, maison du Saint-Esprit, demeure à toujours la collaboratrice de son Créateur ».

« Dans l'une de ses fonctions, elle est la Nature naturante ; dans une seconde, elle célèbre, en l'homme, les mystères définitifs ; dans une troisième, elle réalise, elle corporise le dessein sauveur du Père ; dans une quatrième, elle recueille les supplications des créatures ; puis, elle accompagne les êtres de leur trépas à leur renaissance ; enfin, elle intercède pour chacun, aux jours des jugements ».

Un autre Maître, Schwaller de Lubicz, va aussi loin qu'il est humainement possible dans la queste de l'Arcane suprême :

« Toute chose sur terre est générée, et, pour cette génération, il faut un principe semence, ou mâle, et un principe milieu, formateur, ou femelle. Le premier principe femelle est vierge nécessairement. Il reçoit la première semence qui est pure, naturellement ; de là vient un premier être mâle-femelle, androgyne, tenant de sa mère et de son père.

« Cet être androgyne est essentiellement femelle vis-à-vis de n'importe quelle semence ; il peut être mâle vis-à-vis de la

femelle ; alors, il doit agir comme réceptif, comme l'Espace cosmique, comme le Vide, comme la femelle dans le cosmos. Il est vierge et a en lui la semence spirituelle de son origine. C'est le symbole de la Vierge-Mère, de la génération, de la semence : Origine, Dieu, Cause totale ; dans cette Vierge matérielle naît la pierre philosophale qui est donc le Christ, incarnation de perfection.

« Ceci est le symbole christique essentiel sur lequel est appuyé la science des Rose-Croix ».

Les mystères de la Vierge Noire sont aussi « approchés » dans le Shir-Ah-Shirim (1) :

Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem, noire comme les tentes de Salomon ou les tabernacles de Kedar.

Le mystérieux épithalame célèbre les noces mystiques du Père et de la Sagesse, de Yaweh et de la Matrona, quand le Cosmos est leur enfant chéri. Ce que nul n'a mieux compris que Guillaume de Saint-Thierry, dans son commentaire du *Cantique.*

Aussi c'est à son exemple que nous achèverons cette première station en répétant avec confiance, avec joie :

« *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis, peccatoribus, nunc et in hora mortis nostrae* ».



Revenus maintenant, pour un instant, dans le monde profane, nous entrerons dans la nef, après avoir contourné le Portail Royal. Par les degrés du portail nord, nous retournerons dans la Maison de Dieu.

Là, tout de suite, dans une chapelle embrasée de mille cires se pressent les fidèles, unis dans la « crainte et tremblement. Ils sont éblouis par la Très Sainte Reine tenant son Enfant dans ses bras, tandis que, de la main droite, elle les bénit avec son sceptre surmonté d'une pomme. La voilà somptueusement parée de soie, de lin et d'or ; partout des ex-voto, des cœurs de métal, une magnificence qui contraste avec la sobriété du reste de l'église : Notre-Dame du Pilier.

Ce pilier ? L'Axe du Monde.

Tout à l'heure, la Vierge Eternelle nous est apparue dans son rôle de Co-Créatrice. Cette fois, elle harmonise le

(1) Cantique des cantiques.

Cosmos. Elle est la Sagesse : son époux, dit l'Ecriture, se confie à Elle (2).

Et l'Ecclésiaste lui prête ces paroles :

« Comme un cèdre du Liban, je me suis élevée, et comme un cyprès sur les montagnes d'Hermon. Comme un palmier sur les rivages, je me suis élevée, et comme des plants de roses à Jéricho. Comme un olivier fructueux dans la plaine, je me suis élevée comme un platane... Moi-même, comme un térébinthe, j'ai étendu mes rameaux, et mes rameaux sont des rameaux de gloire et de grâce ».

L'hymne acathiste (3) résume magnifiquement le mystère essentiel de la foi chrétienne.

Salut, vous qui conciliez les contraires...

L'Axe du Monde est une conception ontologique propre à toutes les sagesses traditionnelles. Il se nomme parfois l'Arbre de Vie et s'entoure alors, comme la Bible vient de nous le montrer, d'un symbolisme végétal. C'est autour de lui qu'émanent le Yin et le Yang du taoïsme. C'est l'axe central de l'Arbre Séphirotique. Dans la Kabbale, il est régi par Metatron, parèdre de la Shékinah, de la Sagesse de Dieu conçu sous la forme Shaddaï. C'est la *conjonctio oppositorum* des hermétistes.



Dans la cathédrale nous suivons autour du chœur le déambulatoire pour nous recueillir devant un vitrail.

La seconde fenêtre du déambulatoire sud porte « Notre-Dame de la Belle Verrière » dont André Malraux a dit : « Le sommet de la peinture occidentale antérieure à Giotto, ce n'est ni telle fresque ni telle miniature, c'est la Belle Verrière de Chartres ».

Elle date du début du XIIe siècle, et, miraculeusement, les quatre panneaux centraux représentant la Vierge en gloire ont été épargnés par l'incendie de 1194.

La ferveur populaire — infaillible — lui témoigne un culte particulier. Elle ne contient de corporéité que ce qui est indispensable à l'infirmité de nos sens. En elle, tout est

---

(2) C'est par la Vierge que s'est réalisée l'idée de la Sagesse divine dans la création du monde. Elle est la Sagesse dans le monde créé ; c'est en elle que s'est « justifiée » la Sagesse divine, et ainsi la vénération de la Vierge se confond avec celle de la Sagesse divine. C'est dans la Vierge que se sont unies la Sophia céleste et la Sophia du monde créé, l'Esprit Saint et l'hypostase humaine. *P. Boulgakoff, « La Vierge dans l'Orthodoxie »*.

(3) Hymne du VIe siècle, exaltant les mystères mariaux.

lumière solaire. C'est le matin, au printemps, qu'elle apparaît, vêtue de Soleil, dans toute sa gloire.

Amicta Sole ? Ainsi est-elle décrite au XII[e] chapitre de l'Apocalypse :

Une femme vêtue de Soleil, la Lune sous les pieds et, sur la tête, une couronne de douze étoiles... Le Dragon lui causera de grandes tribulations, mais... les deux ailes du Grand Aigle furent données à la Femme pour s'envoler au désert en sa retraite où elle doit être nourrie un temps, des temps et la moitié d'un temps...

Cette incarnation, à Chartres, de la lumière du matin, c'est, comme l'Ange le proclame à Saint-Jean : « La Fiancée, l'Epouse de l'Agneau... la Cité Sainte, la Jérusalem Céleste, la récompense des Justes... Ces portes ne se refermeront jamais, parce qu'il n'y aura point de nuit... ».

Notre-Dame de la Belle Verrière, voilà donc l'Expectation du Troisième Règne, où, après des pleurs d'angoisse, nous serons admis dans de nouveaux cieux et de nouvelles terres. Ce qui n'est maintenant qu'allégories, intuitions, symboles, deviendra le Réel.

Alors, les Anges et les Justes psalmodieront cette antienne :

Salut, rayon du Soleil spirituel !
Salut, jaillissement de la lumière sans couchant !
Salut, éclair qui vient illuminer les âmes !
Salut, foudre qui va frapper les ennemis !
Salut, aurore inextinguible du grand astre !

Après le règne du *Père* (la Vierge Noire), le règne du *Fils* (l'Ange du Monde) viendra le règne de l'*Esprit-Saint* dont la Vierge est l'hypostase.

Mais ceci est le secret des temps à venir...

Secret que l'astrologie nous aidera peut-être, sinon à comprendre, au moins à formuler.

Du *Taureau*, signe de réceptivité et de dissolution féconde, le « moi » atteint la *Vierge* où la Substance est transmuée par l'Essence, et l'Intelligence par le Verbe. Certains atteignent la *Capricorne* où la conscience cosmique se sublime dans l'Informel... où le « moi » embrasé d'amour se transmue en « Soi ». Materia Prima... L'Œuvre...

Pierre MARIEL.

JOSEPH DE MAISTRE ET LES MARTINISTES *

Contemporain de Louis-Claude de Saint-Martin, qui était plus âgé de onze années seulement, Joseph de Maistre, dans sa jeunesse, fut en rapports intimes avec des francs-maçons qui paraissent avoir apporté à Chambéry l'esprit des mystiques lyonnais. Il est impossible qu'un écrivain, même exceptionnel, ne soit pas de son époque.

Mais, dans ses œuvres les plus célèbres, Joseph de Maistre a été le plus ferme, le plus intolérant des catholiques à l'égard des erreurs : s'il savait, en sa qualité d'homme du monde, de voyageur et d'exilé, montrer de la courtoisie et de la tolérance pratique, à l'égard des protestants et des Grecs orthodoxes qu'il rencontrait dans les salons, il faudrait avoir une singulière étroitesse d'esprit pour y voir une contradiction. Pourtant il s'est trouvé des critiques libéraux, comme des catholiques d'esprit obtus, pour s'étonner de ce que ce penseur, particulièrement dans ses *Mémoires diplomatiques,* publiés en 1858, ait su rendre justice à la France, même révolutionnaire, et aux mystiques, même non orthodoxes.

Sans entrer aujourd'hui dans l'examen de ses vues politiques, nous voulons seulement rappeler ce qu'il pensait des mystiques de son époque.

A l'égard des adversaires de son catholicisme ultra-montain, l'illustre écrivain n'a jamais montré une calme impartialité : Pascal et Bossuet ont été attaqués par lui avec autant d'acharnement que Bacon et Voltaire. Mais, à l'égard des mystiques, qu'on appelait alors *illuminés,* il a des jugements fort impartiaux. Son interlocuteur, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* lui objecte qu'il parle parfois le langage des illuminés. Joseph de Maistre répond qu'il ne faut pas confondre les illuminés allemands (disciples de Weishaupt, et niveleurs acharnés, avec « le disciple vertueux de Saint-Martin, qui ne professe pas seulement le Christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine... » (1). Il expose la nécessité de l'exégèse, rappelle que des théologiens, même catholiques, admettent que l'Apocalypse annonce pour notre époque une rénovation prodigieuse, et il stigmatise enfin les savants matérialistes, qui ont fait de la science un monopole, et ne veulent pas « qu'on sache plus ou autre-

---

(*) *L'Initiation* (Avril 1898).
(1) XIe entretien.

ment qu'eux ». Après avoir montré l'affaiblissement de l'Eglise catholique, il conclut ainsi : « Contemplez ce lugubre tableau ; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une troisième explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente ». Pour lui, Dieu ne s'est pas interdit toute manifestation nouvelle, et pourra nous apprendre quelque chose au-delà de ce que nous savons. En d'autres termes, la Providence, pour opérer la fusion des sectes chrétiennes, va donner à l'Eglise catholique des lumières nouvelles et plus éclatantes.

Plus loin, l'auteur des *Soirées* fait un résumé rapide de la doctrine des illuminés français. Il ne dit pas que tout illuminé soit franc-maçon : mais que ceux qu'il a connus l'étaient (2). Ces « hommes de désir » prétendent pouvoir s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes des premiers chrétiens. « Cette doctrine, dit-il, est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne ».

Le but des initiés est de se mettre en communication avec les esprits et de découvrir ainsi « les plus rares mystères ».

Joseph de Maistre nous apprend qu'il a pu se convaincre, trente ans auparavant, dans une grande ville de France, qu'il y avait des grades supérieurs inconnus aux initiés admis dans les assemblées ordinaires, et qu'un culte était rendu par des prêtres appelés *cohens*.

Il reproche aux illuminés quelques idées contestables, dangereuses, leur aversion pour toute hiérarchie et toute autorité sacerdotale. De plus, il rappelle que Saint-Martin est mort sans avoir voulu recevoir un prêtre, et que ce théosophe, dans sa traduction des *Trois Principes* de Jacob Boehme, accuse le sacerdoce catholique « de n'avoir pas manifesté toutes les lumières dont le cœur et l'esprit de l'homme auraient un si pressant besoin ». L'auteur des *Soirées* remarque ironiquement que, d'après Saint-Martin, Dieu n'aurait pas su établir un sacerdoce tel qu'il aurait dû être pour remplir ses vues divines.

Toutefois, malgré ces critiques, il déclare avoir beaucoup vu ces théosophes et s'être si fort pénétré de leurs livres, de leurs discours, qu'il reconnaît tout ce qui se rattache à ces doctrines dans un ouvrage quelconque. Il assure même que leur œuvre est utile dans les pays protestants, et les prépare à la réunion des Eglises, en faisant disparaître de déplorables antipathies.

(2) Le beau travail de Papus sur Martinez de Pasqualis montre que les martinistes français se séparèrent des francs-maçons.

Or De Maistre a toujours été préoccupé du retour des chrétiens à l'unité : « Dans ce moment solennel, écrit-il, où tout annonce que l'Europe touche à une révolution mémorable, dont celle que nous avons vue ne fut que le terrible et indispensable préliminaire, c'est aux protestants que doivent s'adresser avant tout nos fraternelles remontrances et nos ferventes supplications » (3). Pour ce grand esprit, il devait y avoir plusieurs révélations successives, éclatant à chaque grande transformation de l'état social : la première, au moment où le langage articulé fut révélé à l'homme ; la deuxième, à l'époque des patriarches ; la troisième, à celle de Moïse ; la quatrième, à celle du Sauveur ; la cinquième enfin, au temps où se fera l'union des sectes chrétiennes. Si Lamartine, vers 1840, pouvait dire qu'à la Chambre il parlait par la fenêtre, c'est-à-dire pour la nation, l'auteur du *Pape* aurait pu avertir qu'il écrivait pour les lecteurs du XXe siècle.

Ce libre esprit, dont la soumission était volontaire, méditait Platon et Aristote, Vico et Charles Bonnet et lisait les études comparées de Wilson sur les cultes de l'Inde et de la Grèce. Il était, dit un critique, « en commerce... avec les interprètes les plus libres des dogmes et des institutions humaines ».

Jamais il n'a varié dans l'expression de son jugement sur les *illuminés*. Après le traité de 1815 et la formation de la mystique Sainte-Alliance, due à l'influence de Mme de Krüdener sur Alexandre 1er, et à celle de quelques pasteurs théosophes sur son inspiratrice, les diplomates catholiques se préoccupèrent de la diffusion d'un vague socialisme par des protestants d'Allemage, et plus encore de la propagande faite dans toute l'Europe par les sociétés bibliques (4). Joseph de Maistre, dans une lettre du 2 février 1816, au comte de Vallaise, parle encore des martinistes comme de « chrétiens exaltés » recherchant les mystères ineffables qui constituent le « christianisme transcendantal » des Allemands. « Ils croient, dit-il, que le christianisme était dans son origine une véritable initiation, mais que les prêtres laissèrent bientôt échapper ses divins secrets, de manière qu'il n'y a plus dans ce moment de véritable sacerdoce. La haine ou le mépris de toute hiérarchie est un caractère général de tous ces illuminés... Ils croient à la préexistence des âmes et à la fin des peines de l'enfer, deux dogmes fameux d'Origène... C'est cet illuminisme qui a dicté la convention de Paris, et surtout les phrases extraordinaires de l'article premier qui ont retenti dans toute l'Europe. Quelqu'un observait l'autre jour en riant qu'on avait fait tort au Saint-Esprit, en ne l'y nommant pas, et que c'était un passe-droit. Mais il ne s'agit pas de rire : les illuminés de ce genre pullulent à Saint-Pétersbourg et à Moscou : j'en

(3) *Du Pape.*
(4) *Revue d'Alsace,* 1884 ; Muchlenbeck : « Etudes sur les origines de la Sainte-Alliance. » Metternich : *Mémoires et correspondance,* 1880, in-8°.

connais un nombre infini, et il ne faut pas croire que tout ce qu'ils disent et écrivent soit mauvais. Ils ont au contraire des idées très saines, et, ce qui étonnera peut-être Votre Excellence, ils se rapprochent infiniment de nous de deux manières. D'abord, leur propre clergé n'a plus d'influence sur leur esprit, ils le méprisent profondément, et, par conséquent, ils ne l'écoutent plus : s'ils ne croient pas le nôtre légitime, au moins ils ne le méprisent point et même ils ont été jusqu'à convenir que nos prêtres avaient mieux retenu l'esprit primitif. En second lieu, les mystiques catholiques ayant beaucoup d'analogie avec les idées que les illuminés se forment du culte intérieur, ceux-ci se sont jetés tête baissée dans cette classe d'auteurs : ils ne lisent que sainte Thérèse, saint François de Sales, Fénelon, Mme Guyon, etc., etc. (5). Or il est impossible qu'ils se pénètrent de pareils écrits sans se rapprocher notablement de nous.

« Si, d'un côté, ils nous touchent pas les mystiques, de l'autre ils se rapprochent des chrétiens relâchés ou, pour mieux dire, des déistes allemands qui ont inventé ou ramené la distinction de la *religiosité* et de la *religion* : par la première, ils entendent certains dogmes fondamentaux qui font l'essence de la religion, et par la seconde, les dogmes particuliers de chaque communion qui n'ont rien d'essentiel... Si l'esprit qui a produit cette pièce extraordinaire avait parlé clair, nous lirions en tête : Convention par laquelle tels et tels princes déclarent que tous les chrétiens ne sont qu'une famille professant la même religion ,et que les différentes dénominations qui les distinguent ne signifient rien... ».

La conclusion de ces longs extraits, la voici. Pendant quarante années au moins, Joseph de Maistre a été en rapports intimes avec les martinistes et d'autres mystiques : il a pénétré leur esprit, leurs théories et leurs projets. Son jugement est donc d'un très grand poids. Sans doute, il leur reproche de haïr l'autorité, de s'attacher à des opinions origénistes : mais il aurait protesté si ces mystiques chrétiens, qu'il connaissait à fond, avaient été qualifiés de satanistes ou de lucifériens. Il est déplorable qu'en France se soient trouvés des laïques et des prêtres même, assez ignorants du caractère du martinisme pour le confondre avec la plus monstrueusement absurde de toutes les sectes modernes. Si de tels catholiques reprochent à des mystiques d'avoir un orgueil secret qui leur fait haïr l'autorité, ceux-ci pourront répondre que l'esprit d'humilité n'existe pas plus que celui de charité chez les hommes qui lancent une aussi grave accusation sans même étudier les doctrines de leurs adversaires. Les martinistes purs ne peuvent pas être regardés comme aussi orthodoxes,

(5) Notons en passant que, d'après des témoignages sérieux, Alexandre Ier mourut catholique.

mais, s'ils sont enflammés d'amour pour Dieu et pour les hommes, s'ils appellent de leurs vœux l'unité religieuse, ne sont-ils pas plus chrétiens que leurs critiques d'hier et d'aujourd'hui ?

SATURNINUS.

*
**

« Saturninus », c'est-à-dire Charles Godard, en 1898, *ne manquait ni d'intuition (car l'information, alors, était mince) ni de mérite. Sans se laisser obnubiler, dans une* Initiation *mise à l'*Index *depuis juin* 1891, *par le cléricalisme de Joseph de Maistre, dont l'illuminisme épouvantait les cléricaux, il propose un éloge de l'auteur* du Pape, *qui voit et dit clairement la marque sur celui-ci du système martinésiste de la réintégration. Souhaitons que la réédition de ce texte plein de bonne volonté et suggestif persuade les martinistes d'aujourd'hui de lire ou de relire Joseph de Maistre.*

Depuis l'article de Saturninus, cependant, la recherche a progressé et je signalerai aux lecteurs de la présente Initiation *trois commentateurs plus récents.*

Trois sources donc où s'abreuver en documents et en réflexions : Paul Vulliaud, Joseph de Maistre franc-maçon, *Paris, E. Nourry,* 1926 *(ce grand érudit avait le ton sarcastique, mais le lecteur rectifiera de lui-même). Emile Dermenghem,* Joseph de Maistre mystique, *nouv. éd. rev. et corr., Paris, La Colombe,* 1946 *(avec biblio. en notes). Jean Rebotton,* Etudes maistriennes. Nouveaux aperçus sur la famille de Maistre et sur les rapports de Joseph de Maistre avec Monsieur de Stedingk, *Aoste, Archivum Augustanum,* 1974, *ch. III ; du même, « Joseph de Maistre et le " martinisme " »,* Les Cahiers de l'homme-esprit, *n°* 2 (1973), *pp.* 75-76 *; du même, présentation générale et notices particulières sur les objets relatifs à Maistre, in Robert Amadou et Jean Baylot,* Jean-Baptiste Willermoz (1730-1824) et la franc-maçonnerie lyonnaise au XVIIIᵉ siècle, *catalogue de l'exposition organisée par la B.M. de Lyon, avec le concours du Grand Prieuré des Gaules, en* 1973 *; « Joseph de Maistre, ennemi de la franc-maçonnerie ? »,* Travaux de Villard de Honnecourt, *t. X* (1974), *pp.* 122-127. *Jean Rebotton poursuit ses travaux et l'on doit en attendre beaucoup.*

En très bref, rappelons que Joseph de Maistre connut la doctrine de Martines, d'une part au sein du Régime écossais rectifié qui la conservait du fait de Willermoz (comme chevalier bienfaisant de la Cité sainte, sous le nom Josephus a Floribus, *et grand profès ; Rebotton prouve qu'il n'a pas abandonné la maçonnerie en* 1792, *mais fréquenta des loges à Saint-Pétersbourg après* 1803) *; d'autre part, grâce aux écrits de Saint-Martin, qu'il étudia, voire au cours de leur*

unique entrevue à Chambéry en 1787, quand Maistre s'étonna de ne rien trouver d'extraordinaire ni dans les manières ni dans les conversations du Philosophe inconnu.

Du martinisme, Joseph de Maistre fit un usage qui donne la meilleure leçon d'ésotérisme, méthode et fin : la synthèse à la fois originale et traditionnelle qu'il édifia s'appuie, selon le mot de Dermenghem, sur l'orthodoxie catholique en même temps que sur la théosophie de Martines et de Saint-Martin.

Pour ma part, je verserai au dossier une pièce méconnue. Elle provient de Maistre et intéresse Saint-Martin à un double titre : quant aux leçons que le théosophe d'Amboise donna aux élus cohen de Lyon, et quant à certaine légende relative aux circonstances de sa mort.

La pièce en cause est une note de Maistre (ap. *Clément de Paillette,* La Politique de Joseph de Maistre d'après ses premiers écrits. Mémoire contenant plusieurs lettres et fragments inédits, *Paris, A. Picard et fils,* 1895, *pp.* 56-59). *Cette note concerne les trois leçons respectivement intitulées :* Lois temporelles de la justice divine, Traité des bénédictions, Les voies de la sagesse.

Ces leçons, dont mon édition montre que Tournyer et Tourlet les allèguent et dont elle établit l'authenticité et le caractère, Joseph de Maistre les avait copiées, lorsqu'elles étaient encore inédites, en 1797. *La note, datée de Saint-Pétersbourg, le* 9/21 *février* 1810, *rappelle le fait, et un p.-s. de* 1812 *signale que Maistre retrouva ces textes dans les* Œuvres posthumes, *où Tournyer les a en effet publiées en* 1807. *Mais toute l'affaire est exposée, expliquée, commentée dans l'édition susdite des leçons, seule exacte et complète.*

Or, la note comprend un long passage que j'ai omis dans cette édition, car il était hors du sujet. L'occasion est bonne d'y revenir ici.

Ce passage constitue une première version du célèbre développement que le onzième entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg *réserve à l'illuminisme et, en particulier, au* Philosophe inconnu. *La comparaison de cette ébauche déjà poussée avec le texte définitif donne la clef d'une petite énigme.*

Au cours du développement sur l'illuminisme, Maistre déplore, en effet, que Saint-Martin soit mort sans avoir voulu recevoir un prêtre. J'ai montré ailleurs que l'épisode était légendaire et que l'article référé par Maistre pour étayer ses dires n'avait rien à voir. (« *La mort du Philosophe inconnu* », Mercure de France, *juin* 1960, *pp.* 293-294).

Mais pourquoi cette référence sans rapport ? C'est à cette question agaçante que nous pouvons maintenant répondre.

Plaçons en vis-à-vis la première version et le texte correspondant des Soirées *:*

« Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes, Saint-Martin, dont les ouvrages étaient le code des hommes dont je parle (s'il n'appartenait pas spécialement à leur société, ce que j'ignore) participait cependant à ce caractère général ; il est mort le 15 *octobre* 1804, *sans avoir voulu recevoir un prêtre, et ses ouvrages présentent la preuve la plus claire qu'il ne croyait point à la légitimité du sacerdoce chrétien.*

En protestant qu'il n'avait jamais douté de la sincérité de la conversion de La Harpe, il ajoutait cependant qu'il ne la croyait point dirigée par les véritables voies lumineuses (*Merc. de France,* 18 *mars* 1809, *n°* 400, *p.* 499 *et suiv.*). *Mais il vaut voir surtout la préface* [...] ».

(*Paillette,* op. cit., *pp.* 57-58).

« Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes, Saint-Martin, dont les ouvrages furent le code des hommes dont je parle, participait cependant à ce caractère général. Il est mort sans avoir voulu recevoir un prêtre ; et ses ouvrages présentent la preuve la plus claire qu'il ne croyait point à la légitimité du sacerdoce chrétien (1).

En protestant qu'il n'avait jamais douté de la sincérité de La Harpe dans sa conversion (et quel honnête homme pourrait en douter !), il ajoutait cependant que ce littérateur célèbre ne lui paraissait pas s'être dirigé par les véritables principes (2).

Mais il faut lire surtout la préface [...].

(1) Saint-Martin mourut en effet le 13 octobre 1804, sans avoir voulu recevoir un prêtre. *(Mercure de France,* 18 mars 1809, n° 408 [sic pour 400], p. 499 et suiv.).

(2) Le journal que l'interlocuteur vient de citer ne s'explique pas tout à fait dans les mêmes termes. Il est moins laconique et rend mieux les idées de Saint-Martin. « En protestant, dit le journaliste, de la sincérité de la conversion de La Harpe, il ajoutait cependant *qu'il ne la croyait point dirigée par les véritables voies lumineuses.* » Ibid.

(Note de l'éditeur.)

(Les Soirées de Saint-Pétersbourg, XI° entretien, éd. 1821, pp. 334-335).

L'article du Mercure de France *allégué dans les deux versions est une recension par R.T.* [sc. *René Tourlet*] *des* Œuvres posthumes *de Saint-Martin, accompagnée d'une note des « rédacteurs », c'est-à-dire de l'éditeur qui dégage sa responsabilité* (*cf. notre* Bibliographie saint-martinienne). *Il*

occupe les pages 499-508 *du fascicule indiqué. La citation figure page* 505, *mais la première version de Maistre la cite inexactement et la seconde d'une manière encore plus inexacte. La voici selon l'original de Tourlet : « [...] je n'ai jamais eu de liaison avec lui* [sc. *La Harpe*], *mais je n'ai jamais douté de la sincérité de sa conversion, quoique je ne l'aie point crue dirigée par les vraies voies lumineuses* ».

Ajoutons que, dans la première version, Maistre donne une date pour la mort de Saint-Martin. Elle est fausse à un jour près puisque le Philosophe inconnu *est mort le* 14 *octobre* 1803. (*L'erreur commune le faisait et l'a fait jusqu'à ce jour souvent encore, mourir le* 13).

La conclusion jaillit d'elle-même : Maistre a brouillé ses notes, quand il a rédigé le texte des Soirées *et a cru, ou paru, justifier son reproche envers Saint-Martin par une référence qui concerne le jugement que celui-ci avait porté sur La Harpe, et ce point-là seulement.*

Reste, bien sûr, à connaître la source de la légende dont Maistre rend l'écho. J'avoue l'ignorer encore.

Robert AMADOU

N.B. — Jean Rebotton m'assure que les archives Joseph de Maistre ne recèlent, quant au sujet présent, aucun document inédit de quelque importance. En revanche, les auteurs précités, auxquels on peut ajouter René Le Forestier *(La Franc-Maçonnerie occultiste et templière aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Aubier-Montaigne, Louvain, Nauwelaerts, 1970 ; cf. à l'index), sont loin d'avoir épuisé les richesses en l'espèce des archives J.-B. Willermoz à la B.M. de Lyon. Je me réserve d'en tirer la matière d'une mise au point à effectuer avec Jean Rebotton.

ICARE ET LES QUATRE ÉLÉMENTS

par Henry BAC

Aux temps mythologiques, Dédale, célèbre architecte d'Athènes, vint s'établir en Crête. Il avait, en Egypte, étudié l'art des gigantesques constructions. Elles contribuèrent à l'inspirer quand le roi Minos lui demanda de faire bâtir un édifice dont il serait impossible de s'échapper. Il créa le labyrinthe, qui devint le séjour du Minotaure.

Ariane voulait faciliter la fuite de Thésée, vainqueur du Minotaure. Aussi implora-t-elle Dédale, qui l'aida aussitôt à faire sortir Thésée du labyrinthe.

Bien vite le roi Minos, pleurant son Minotaure, acquit la conviction de la trahison de l'architecte.

Aussi emprisonna-t-il Dédale avec son Fils Icare dans ce même labyrinthe. Ils connaissent bientôt l'obsession commune à tous les captifs : s'évader. L'édifice, conçu par l'ingénieux athénien, demeure hélas trop parfait. Aucune issue n'apparaît. Impossible de percer les murs ou de les escalader.

Dédale pense aux quatre éléments connus par les Anciens : la terre, l'air, l'eau et le feu. Par eux doivent passer tous les initiés. « Notre fuite peut être entravée par la terre et l'eau » dit-il à Icare, « mais l'air et le feu, émanation du soleil, restent libres ».

Il regarde, au-dessus de sa tête, le ciel bleu.

Un ingénieur comme lui, inventeur de la scie, du foret, de la colle et du fil à plomb, doit aussi pouvoir créer les ailes. Les yeux tournés vers la voûte céleste, il songe à cette route aérienne, la seule lui demeurant ouverte, celle où passent les oiseaux. Il médite et bientôt il classe des plumes par taille décroissante. Il leur donne la courbure des ailes d'aigle. Il les fixe avec de la cire à ses épaules et à celles de son fils. Ils s'exercent tous deux et constatent qu'ils peuvent s'élever dans les airs.

Dédale donne alors à Icare ce conseil : « Prends le milieu des airs. Si ton vol s'abaisse, l'onde alourdira tes ailes. Si au contraire tu t'élèves trop haut, le feu les brûlera. Prends ton vol en suivant le mien ». L'architecte athénien enseignait à son fils la juste mesure, toujours si chère aux Grecs.

Ils s'envolèrent légèrement tous deux, prouvant que l'intelligence peut élever l'homme de la Terre dans l'air.

Le labyrinthe maintenant étale son plan devant son créateur. Devenus maîtres de l'espace, ils voient la Crête qu'ils abandonnent, puis de minuscules îles parsemant la mer bleue.

Icare se grise d'air pur et de lumière. Le ravissement de son nouveau pouvoir, si merveilleux déjà, le possède. Il oublie la leçon de prudence. Il monte de plus en plus haut, de plus en plus près du soleil, en dépit des appels angoissés de son père. Il s'abandonne à l'ivresse du vol et aux joies de l'ascension. Il rêve que tout lui est permis. Il va vers le soleil.

Ses liens hélas se détendent ; la chaleur trop vive fait fondre la cire. De ses ailes bruissantes sous la résistance de l'air, il ne lui reste bientôt plus qu'une armature dépouillée. Ses bras nus battent en vain. « Père, le gouffre m'attire » crie-t-il en tombant. Les flots de la mer l'engloutissent.

Dédale ayant repêché son corps l'ensevelit dans une île qui porte depuis le nom de son fils.

Les dieux jaloux du viol de l'espace ont-ils foudroyé Icare qui montait trop près d'eux ?

Le fils de Dédale ne vit-il pas ses ailes fondre au soleil pour n'avoir point observé, en bon grec, la juste mesure ?

Devons-nous songer à cette condition humaine menacée par la mort ou au symbole de l'ambition punie ?

Les ailes de l'amour seules permettent d'atteindre le ciel.

Revenons aux quatre éléments : Icare, dans sa démesure, au lieu de passer finalement par les flammes et de sortir vainqueur de l'épreuve, va périr brûlé par le feu du soleil et englouti par l'eau de la mer.

Il avait plané dans l'altitude et la beauté.

Il n'aborda hélas point les quatre éléments suivant un ordre déterminé comme un véritable initié.

Ce fut sa perte.

Henry BAC.

Louis-Claude de Saint-Martin le théosophe méconnu

L'Initiation *continue ci-après la publication d'une étude de notre frère Robert Amadou. Ces pages constituent un nouveau chapitre du livre d'ensemble qu'il a consacré à notre Vénéré Maître, dont il a réservé la primeur à nos lecteurs et qui est organisé selon le plan suivant :*

ENTREE. I) Contre les instituteurs et réciproquement. — II) Deux mondes en trois. — III) Philosophe mal entendu, mystique ambigu, théosophe méconnu.

PASSAGE. IV) « J'ai assez... », dit-il, ou l'armature de la doctrine. — V) Esotérisme de la métempsycose. — VI) Le grand œuvre.

EXALTATION. VII) « Martinisme ». — VIII) Le siècle des Illuminés. — IX) Sophie et le bonheur.

Rappelons que le chapitre IV a été publié dans l'Initiation, n° 4 *octobre-novembre-décembre* 1975, pp. 183-197 ; n° 1 *janvier-février-mars* 1976, *pp.* 22-35 ; n° 2 *avril-mai-juin* 1976, *pp.* 77-91.

Le début du présent chapitre (V) a été publié dans l'Initiation, n° 3 *juillet-août-septembre* 1976, *pp.* 154-162 ; n° 4 *octobre-novembre-décembre* 1976, *pp.* 219-224 ; n° 1 *janvier-février-mars* 1977, *pp.* 33-39 ; n° 2 *avril-mai-juin* 1977, *pp.* 75-84.

Philippe ENCAUSSE.

DE L'INEGALITE DES CONDITIONS HUMAINES ET, A PROPOS, DU CRIME PRIMITIF (suite)

Adam pêche. *Quid* des âmes non encore émancipées, voire des âmes non encore (mais que signifie l'adverbe en fonction du mot suivant ?) non encore, disais-je couramment, non encore émanées ? L'Adam martiniste, saint-martinien en particulier, n'est pas identique à l'Adam-Kadmon de la kabbale : homme total, homme collectif en quelque sorte, l'humanité entière ramassée, dont les hommes seraient pareils à des éclats, peut-être à des débris. Adam, pour Saint-Martin, n'est point cela. Mais, en vertu de la correspondance qu'on a dite, et qui était de pensée et de volonté, les descendants d'Adam, c'est-à-dire les âmes humaines contemporaines de son émanation, ou postérieures à elle (car le temps de Dieu est l'éternité et l'éternité ne se peut attribuer univoquement à Dieu et à la matière), ses descendants étaient présents en Adam. Mais comme ils ne correspondaient pas avec lui dans l'action ; cette présence n'était pas confusion, ni même conjonction. C'est pourquoi les autres hommes qu'Adam ne commirent pas le crime primitif, ils ne furent, ils ne sont pas coupables, *stricto sensu*, du moins de ce crime où nous nous cantonnons. Saint-Martin distingue la souillure de participation d'avec l'iniquité active. Toute la race n'était pas au même degré que le chef. Elle ne pouvait être, toute, active ni, par conséquent, coupable. Il est séduisant de rapporter l'inégalité des conditions humaines à la mesure où chaque homme aurait adhéré, pour sa part, au crime d'Adam, sitôt ce crime connu de lui. Jean-Baptiste Willermoz céda

quasiment à cette tentation intellectuelle. Nous l'avons vu et aussi que Saint-Martin, sans citer Willermoz en l'espèce, y résiste. L'explication, en effet, manque de fondement à ses yeux : il n'y a pas de culpabilité individuelle ni collective, s'agissant du crime d'Adam, en dehors d'Adam. (Saint-Martin nous empêche ainsi de récupérer sur ce point l'un des arguments favoris des réincarnationnistes.) Point de culpabilité donc, mais une souillure ; point de remords donc, mais des regrets. Des regrets du crime de l'homme général qui fut émané et dont toute la famille est descendue selon la chair. *A l'instar des grands de la terre, que l'on exile quand ils sont coupables, le premier ancêtre des humains n'a point été précipité enfant ni ignorant dans la région ténébreuse où nous errons, il y a été précipité homme fait ; et, dans cette chute, on ne lui a ôté que l'usage de ses forces, mais on lui en a laissé le sentiment, sans quoi sa privation n'eût point été une punition pour lui, et il n'aurait point eu de remords de son égarement, car l'homme-enfant n'en apporte aucun dans ce bas monde* (67).

L'enfant, écrivait Stagnelius, se tient comme « entouré par les réminiscences d'une période antérieure » (68). Parole de poète, parole de voyant, et d'un martiniste très persuadé. Parole réelle et symbolique. Il est vrai que, pour Saint-Martin, connaître c'est se souvenir, et il est vrai que le rapport de l'enfant au passé, à l'origine est, réellement et symboliquement, plus étroit et moins lucide. Il n'est pas moins vrai que tout homme, depuis Adam, tel l'enfant dont il assume, en son particulier et pour un temps, l'état, comporte l'obscur savoir de la chute ; et qu'Adam nous a, en outre, légué en plusieurs items, ses propres souvenirs. Comprenons et étendons au maximum le constat de Bergson : « Le souvenir du fruit défendu est ce qu'il y a de plus ancien dans la mémoire de chacun de nous, comme dans celle de l'humanité » (69).

L'homme n'apporte au monde que des regrets, et non pas des remords ; encore ces regrets sont-ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connaît, parce qu'on ne peut connaître et sentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, et que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime si incertaine à leurs yeux, tandis que ses effets sont si manifestes (70).

Il faut perfectionner sans cesse et seconder sa mémoire. Saint-Martin nous en adjure : *Ame humaine, emploie donc tous tes efforts pour t'arracher d'avance et autant que tu le pourras, à ce terrible somnambulisme, que l'atmosphère de l'univers étendit sur toi lors de ta chute, et qu'il ne cesse d'y répandre pendant ton séjour ici-bas ; ne te donne point de repos que tu n'aies dérobé quelques portions de ton être et de tes facultés à ce terrible pouvoir qui, comme le fleuve Léthé, t'ôte le souvenir et la connaissance de ton état primitif et de tous ces avantages, dont tu n'aurais jamais dû cesser de jouir si tu te fusses maintenue dans ta région naturelle* (71).

Si cette connaissance est accessible, c'est que, précisément, elle équivaut à une réminiscence, type de toute connaissance. D'une part (nous l'avons appris en analysant le phénomène), chacun possède en germe la science des vérités essentielles — son origine et sa destination, c'est-à-dire Dieu même, son principe — parce que chacun, en germe, possédait la science universelle immédiatement partagée avec par la Vérité. D'autre part, *le premier ancêtre des hommes, en étant précipité dans les liens terrestres, y a apporté le souvenir de sa gloire ; [...] il a pu alors mesurer dans sa pensée non seulement tout l'espace qu'il avait parcouru dans sa chute,*

(67) *Eclair sur l'association humaine*, Paris, Cercle social-Maret, 1797, pp. 28-29.
(68) *Ap.* Pierre Brachin, *Les Influences françaises dans l'œuvre de E.J. Stagnelius*, Lyon-Paris, I.A.C., 1952, p. 124.
(69) Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, F. Alcan, 1933, p. 1.
(70) *Tableau naturel*, *op. cit.*, t. I, p. 93.
(71) *De l'Esprit des choses*, *op. cit.*, t. I, p. 127.

mais encore les voies qui pouvaient lui rester pour remonter jusqu'à son terme ; je crois surtout que la main suprême, veillant toujours sur lui dans son abime, ne lui aura pas caché les moyens qu'elle pouvait encore lui accorder pour l'aider à se réintégrer dans ses droits ; je crois enfin qu'il aura transmis à ses descendants et les tableaux de son ancienne gloire et les puissantes espérances de retour qui lui étaient accordées [...] » (72).

De même qu'Adam, par solidarité humaine en somme, et par l'effet d'une contagion dont les hommes ne sont pas les seules victimes, *l'altération évidente* [...] *qui, comme je n'ai cessé de le répéter à toutes les pages de mes écrits, est mille fois plus démontrée par une seule des journalières inquiétudes de l'âme de l'homme que le contraire ne peut l'être par tous les balbutiements des philosophes,* cette altération a frappé l'espèce humaine : *l'homme s'est trouvé dans une situation bien inférieure à ce haut rang* (73) où Dieu l'avait placé pour une jouissance mutuelle.

De même qu'Adam, *nous sommes privés* donc. L'effet, cependant, doit être proportionnel à la cause. Or, le cas d'Adam et le nôtre diffèrent : *Aussi, comme je l'ai exposé dans le* Tableau naturel, *nous avons des regrets au sujet de notre triste situation ici-bas ; mais nous n'avons point de remords sur la faute primitive,* parce que nous n'en sommes *point coupables ; nous sommes privés, mais nous ne sommes pas punis comme le coupable même. C'est ainsi que les enfants d'un grand de la terre et d'un illustre criminel, qui lui seront nés après son crime, pourront être privés de ses richesses et de ses avantages temporels, mais ne seront pas, comme lui, sous la loi de la condamnation corporelle ; et même peuvent toujours espérer par leur bonne conduite d'obtenir grâce et de rentrer un jour dans les dignités de leur père* (74).

Admirez, dans la fin de ce fragment comme du précédent, comment Saint-Martin se refuse à évoquer la déchéance de l'homme sans aussitôt, l'assortir du rappel qu'il est récupérable et d'un appel à se réhabiliter. Ainsi nous oblige-t-il à anticiper, à chaque fois, sur la suite de l'exposé ; mais le défaut formel de cette pédagogie nous renvoie au fond, et c'est le but (75).

Notre situation est donc moins mauvaise que celle d'Adam, et même des premiers descendants d'Adam. Car ceux-ci subirent, avec leur père, notre ancêtre, des rigueurs extrêmes, avant qu'Adam fît amende honorable et n'opérât des travaux réparateurs, qui entraîneraient, de la part de Dieu, à son profit et au leur, des indulgences. Encore la lumière, toujours à discerner du sein de nos ténèbres : dans l'excès de son infortune, Adam reconnut et confessa son crime, et par cet aveu il mérita des consolations et des secours puissants qu'il a également transmis à sa postérité. Nous y reviendrons, formellement. Retenons pour l'heure que c'est la raison par laquelle aucun des enfants des hommes n'a éprouvé sur cette terre les affreux tourments dans lesquels Adam gémissait, concevant son repentir.

Cependant, la postérité d'Adam, née des douleurs de sa nature corrompue participa à sa dégradation, car rien de ce qui résulte d'un être impur et dégradé ne peut jouir des droits de la pureté et de la perfection. Autre manière de répéter, en termes également martinistes et piqués ça et là, la souillure dont nous pâtissons. Et qu'il faut percevoir, éprouver consciemment. D'où le réveil s'impose.

De l'état présent avec l'état primitif, la comparaison vaut. Saint-Martin nous y invite mainte fois. Mais ne nous leurrons pas de l'âge d'or. Pas davantage que la culpabilité, et le crime, l'Eden ne fut l'expé-

(72) *Eclair..., op. cit.,* pp. 31-32 ; cf. *Lettre à un ami..., op. cit.,* p. 7 et p. 22.
(73) — *d°* —, pp. 27-28.
(74) *Le Ministère de lhomme-esprit, op. cit.,* p. 24, déjà cité dans son contexte, *supra,* ch. IV.
(75) Sur la solidarité humaine, à ce niveau, *supra,* et sur l'amélioration relative de notre situation par rapport à celle d'Adam, *infra,* cf. *De l'Esprit des choses,* I, pp. 45-50 (« Etat primitif de l'homme ») et pp. 265-266.

rience personnelle d'aucun de nous. Sauf d'Adam. Du moins saisissons au juste la fonction très exactement mythique qu'il doit exercer dans l'existence de l'homme : instructif et attrayant. [...] *ce qui fait demeurer au rang des fables cet âge d'or dont la poésie et la mythologie nous offrent de si belles descriptions, c'est que ces descriptions sembleraient nous retracer des jouissances auxquelles nous aurions participé jadis, ce qui n'est point ; au lieu qu'elles nous retracent seulement les droits que nous pourrions même recouvrer aujourd'hui à ces jouissances, si nous faisions valoir les ressources qui sont toujours inhérentes à notre essence. Et moi-même, lorsque je parle si souvent du crime de l'homme, je n'entends parler que de l'homme général d'où toute la famille est descendue* (76). Sous cette réserve, osons considérer ce que l'homme a perdu, et l'avouer.

L'homme, en tant qu'être émané, satisfaisait à la raison générale de toute émanation divine. *La raison pour laquelle Dieu a produit des millions d'êtres-esprits, est pour qu'il pût avoir, dans leur existence, une image de sa propre génération ; car, sans cela* [...] *il ne se connaîtrait pas lui-même, parce qu'il procède toujours devant lui ; encore, malgré ces innombrables miroirs qui rassemblent de tous côtés, autour de lui, ses universels rayons, chacun selon leurs propriétés particulières, il ne se connaît que dans son produit et son résultat, et il tient son propre centre éternellement enveloppé dans son ineffable magisme* (77).

Mais une mission spécifique incombait à l'homme, et elle avait la nature pour lieu, qui n'en devait pas, pour autant, devenir le lieu de l'homme.

Par son origine, l'homme jouissait de tous les droits d'un être intelligent, quoique cependant il eût une enveloppe ; car, dans la région temporelle, il n'y a pas un être qui puisse s'en passer (78).

Mais cette enveloppe, cette armure impénétrable, parce qu'elle était simple, n'avait rien que d'opposé à un corps matériel. Libre de matière, l'homme ne pouvait ni être engendré ni engendrer selon la chair, et il ignorait la mort. Sans corps terrestre, sans femelle, en effet, point de tombeau.

Notre triste situation ici-bas provient de *l'éloignement,* par rapport à nous, et à cause de l'autonomie dont Adam accueillit le fantasme, de *la pensée sublime et divine qui eût dû perpétuellement servir de centre et comme de noyau à son association primitive* (79), précise Saint-Martin en une circonstance ; de centre de référence et de moteur, ressasse-t-il et illustre-t-il partout, à toute action humaine.

Le crime cause la désharmonie : ce que nous appelions, avec Saint-Martin, marcher par le nombre deux... Saint-Martin montre la logique des suites, mais elles ont étonné Adam et paraîtront naturelles aux hommes : le corps est transmué, il devient de matière apparente et, corrélativement (puisque le monde temporel — en synonymie de matériel — est celui des pères et des mères) l'homme s'animalise par la génitalité, qui est liée à la mort. La nature où Adam, et ses descendants, vont souffrir, chacun en ce qui le concerne, souffre elle-même de son fait. Et cette souffrance respective de l'homme et de la nature est une souffrance commune, qui découle de leur communauté anti-naturelle et anti-humaine. La nature n'est pas l'état naturel de l'homme. Mais celui-ci, *après avoir été honteusement dépouillé de tous ses droits, fut précipité dans la région des pères et des mères, où il reste depuis ce temps, dans la peine et l'affliction de se voir mêlé et confondu avec tous les autres êtres de la nature* (80).

Adam, en effet, ayant constaté l'échec de son opération, par laquelle il avait voulu transgresser les bornes de la puissance humaine et qui

(76) *Le Ministère de l'homme-esprit, op. cit.*, pp. 23-24, déjà cité dans son contexte, *supra*, ch. IV.
(77) *De l'Esprit des choses, op. cit.*, t. I, p. 50.
(78) *Des Erreurs et de la vérité, op. cit.*, p. 49.
(79) *Eclair..., op. cit.*, p. 28.
(80) *Des Erreurs et de la vérité, op. cit.*, p. 36.

a résulté en un fruit ténébreux, son ennemi triomphant l'abandonna. « Il est puni, précipité dans les abîmes de la terre, son corps devient obscur et ténébreux, il change de nature, il perd sa puissance et ses connaissances, il occasionne un grand changement dans les lois de la création, il devient soumis avec Eve aux lois ordinaires de la reproduction matérielle. La terre est maudite par rapport à lui ; elle ne lui produira que des ronces et des épines, il est condamné à la cultiver » (81). Voyons cela.

D'abord, donc, *depuis sa chute, l'homme s'est trouvé revêtu d'une enveloppe corruptible* (82). Il est resserré dans une prison de cette même matière qu'il devait contenir ; de cette même nature. *Ce corps matériel que nous portons est l'organe de toutes nos souffrances ; c'est donc lui qui formant des bornes épaisses à notre vue et à toutes nos facultés, nous tient en privation et en pâtiment. Je ne dois donc plus dissimuler que la jonction de l'homme à cette enveloppe grossière est la peine même à laquelle son crime l'a assujetti temporellement* (83).

Du même coup — la mention d'Eve l'implique — Adam perdit son *hermaphrodisme primitif*. Cet hermaphrodisme corporel, mais de corps immatériel, symbolisait notre hermaphrodisme spirituel. Et celui-ci, qui nous est *propre*, découle de notre ressemblance divine (84).

Si la matérialité de notre corps présent exclut tout hermaphrodisme physique, et tout rêve de cette contradiction, l'hermaphrodisme spirituel nous demeure propre et s'il a cessé de nous être réellement donné, nous reste à acquérir.

Une citation incongrue s'associe à mon propos, malgré moi. C'est un *koan* en usage dans le bouddhisme zen : « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ? » Mais l'incongruité ne serait-elle pas factice ?

Mon visage, en tout cas, n'aurait, si mon père et ma mère ne se fussent rencontrés, jamais affronté celui de la mort. *Sans le premier crime, ni la mort physique ni la mort morale ne nous seraient connues, car un des grands principes qui doit servir à toute vraie connaissance de l'homme, c'est que par sa nature, il n'est pas fait pour avoir un corps matériel et corruptible tel que celui que nous portons* (85).

Corporalité matérielle, génitalité, mort : le troisième terme s'impose. Outre ce qu'il évoque naïvement, Saint-Martin expose ce qu'il doit signifier.

Lorsque l'homme a passé de la région supérieure dans la région terrestre, il est devenu sujet à la mort naturelle qui était en effet une suite de son égarement. La justice suprême, en lui infligeant cette peine, était bien éloignée de la rendre inutile ; et l'homme-esprit qui subissait fructueusement cette condamnation ne faisait que rentrer dans la mesure dont il était sorti, de façon qu'il pouvait regarder plutôt sa vie matérielle comme la pénitence de sa faute, et sa mort comme sa délivrance. Mais cette région terrestre l'exposant à de nouveaux crimes, à mesure que ses rapports s'étendaient sur la terre, la justice suprême fut obligée de resserrer pour le coupable l'intervalle qui lui était donné pour son expiation, et c'est alors que la mort devenait un châtiment pour lui comme étant prématurée et comme le livrant à une situation plus pénible, comme homme-esprit, que celle d'où on l'arrachait par le supplice ; néanmoins cette justice ne le pouvait point perdre de vue pour cela ; et comme les lois divines sont vivantes et qu'elles ne peuvent même, en donnant la mort, se séparer de la vie qui les accompagne,

(81) *Leçons de Lyon*, éd. R.A., du 6 juillet 1774, « Ordre des matières traitées en assemblée ».
(82) *Des Erreurs et de la vérité, op. cit.*, p. 50.
(83) *Des Erreurs et de la vérité, op. cit.*, p. 43.
(84) Cf. *supra*, 1977, p. 84.
(85) Lettre de S.M. à J.Ch. Ehrmann, du 2 juillet 1787, *ap.* Amadou, *Trésor martiniste, op. cit.*, p. 141.

nous ne croirons point nous égarer en pensant que le coupable, qui payait ses crimes de sa vie animale, et qui entrait dans une situation plus pénible que celle qu'il quittait, ne pût aussi, en y entrant avec résignation, en espérer le terme et jouir enfin des vivifiantes compensations divines.

Dans le premier exemple, l'homme-esprit était puni par la privation ; dans le second exemple, ou dans l'état qui suivait la mort corporelle du coupable, l'homme-esprit était puni par la molestation ; mais ces deux punitions étant divines, elles ne pouvaient avoir que l'amendement de l'homme-esprit pour objet, et non pas sa destruction, qui est impossible ; et, dans tous ces cas, la main suprême pouvait toujours rendre au coupable beaucoup plus qu'elle ne lui avait ôté (86).

(à suivre).

---

(86) *Eclair...*, *op. cit.*, p. 81.

ADDENDUM

Dans la partie de la présente étude qui a été publiée dans *l'Initiation*, 1977, n° 2, la référence d'une instruction cohen anonyme, dont deux extraits sont cités, est incomplète. Manque, en effet, le titre. Il faut lire :

(41) *De l'état primitif, de l'immensité de l'espace et du temps*, B.M. Lyon, Ms 5940 (1), ff. 9-10 et 11.

(43) *De l'état primitif...*, ms. cité, ff. 11-12.

Elle repose au Père-Lachaise...

Madame Eliphas LEVI

Lorsque le visiteur pénètre au cimetière du Père-Lachaise pour se rendre, par exemple, devant la tombe d'Allan Kardec, il lui suffit, après avoir franchi la porte de la Nouvelle-Entrée (c'est ainsi que l'on nomme la porte ouvrant sur l'avenue du Père-Lachaise - métro « Gambetta ») d'aller tout droit — dans l'axe de la porte — et suivre l'avenue de la Nouvelle-Entrée pour se recueillir, presqu'au bout de cette avenue, à main gauche, près du monument le plus fleuri du cimetière, élevé à la gloire de l'illustre spirite.

En revanche, ce que l'on sait moins, c'est qu'en faisant dix pas de plus et à main droite, le visiteur se trouvera face à la tombe de Claude Vignon et de son buste en bronze (1).

Que savons-nous de Claude Vignon ?

Je vais essayer de vous conter l'histoire de celle qui fut l'épouse légitime du Maître Eliphas Lévi, durant 17 années.

Née à Paris, le 12 décembre 1832, elle s'éteignit le 10 avril 1888 dans sa propriété de Saint-Jean-Cap-Ferrat.

Mademoiselle Noémie Cadiot (alors âgée de 16 ans) qui devait devenir célèbre sous le nom de Claude Vignon, s'était mariée en juillet 1848 à Alphonse-Louis Constant, né à Paris en février 1810 — qui devait plus tard prendre le nom d'Eliphas Lévi.

Parmi les notes intéressantes que j'ai pêchées ça et là — pour vous brosser le portrait de notre héroïne — j'ai lu avec intérêt dans la partie philosophique et scientifique de la Revue « INITIATION » - 16e volume - 5e année - no 11 - Août 1892, un article intitulé « Notice sur le Mage Eliphas Lévi », *par Madame (ou Mademoiselle) L. Hutchinson.*

Dans cet article, le signataire qui avait été l'élève du Maître, s'attachait à donner le plus de renseignements possibles à l'intention d'un des collaborateurs de la Revue : Lucien Mauchel (*), qui préparait une étude sur Eliphas Lévi. Elle écrivait notamment : « Eliphas avait reçu les premiers grades de l'Eglise et s'appelait l'Abbé Constant, sans avoir été ordonné prêtre, lorsqu'il éprouva une vive passion pour une belle jeune fille, célèbre plus tard sous le nom de Claude Vignon ; il l'épousa et passa par toutes les phases de l'amour qui lutte et qui souffre. Cette union fut rompue. De quel côté étaient les torts ? Ceci est impossible à dire. Eliphas n'accusait pas sa femme ; il constatait les douleurs de la vie commune... ».

« Ce fut Claude Vignon qui demanda la séparation ; le divorce n'existait pas alors. Eliphas répondit en obtenant la nullité du mariage, basant sa réclamation sur les ordres religieux qu'il avait reçus » (2). Sa femme conserva du ressentiment de ce résultat : ce n'était pas là ce qu'elle avait voulu. Aussi, plusieurs années après, quand elle était reçue chez Victor Hugo, qui invitait également et séparément Eliphas

(*) Dont le pseudonyme était « CHAMUEL », l'éditeur bien connu (Ph. E.).

(1) 46e division — 1er rang sur avenue de la Nouvelle Entrée — *Avant* avant-dernière tombe à l'extrémité de cette voie.

(2) Annulation prononcée par le Tribunal de la Seine, le 26 janvier 1865.

Lévi, elle demandait au grand poète : « Avez-vous vu mon affreux mari ? ». Le Mage, parvenu, non à l'oubli, mais à la paix de l'âme, disait de son côté en souriant, à Victor Hugo : « Vous avez vu ma charmante maîtresse ? ».

« Jamais les années de passion qu'il avait vécues près de cette femme aimée ne s'effacèrent de l'esprit du Maître ; il m'en parlait souvent avec le brio, l'animation qui rendaient sa conversation si intéressante ».

Mais revenons à Noémie Cadiot, plus connue dans le monde des arts, des lettres et de la politique sous le nom de Claude Vignon. L'historien Louis Barbot (3) dit d'elle :

« Noémie rêvait d'émancipation tout en tâtant de la poésie et de la sculpture. Elève de Pradier, s'acharnant au travail, elle parvint à prendre rang parmi les meilleurs sculpteurs de son temps et exposait avec succès dans différents salons, signant d'abord sous le nom de Constant jusqu'en 1864, puis sous le pseudonyme de Claude Vignon, pêché dans l'œuvre de Balzac ».

« Elle ne manquait point de commandes, l'Etat fournissait le marbre et payait bien grâce à la protection d'Hector Le Fuel, architecte du nouveau Louvre » (4).

Claude Vignon se fit également apprécier dans le domaine littéraire, grâce à son talent bien sûr, mais aussi aux leçons particulières que lui donna Victor Hugo. Outre ses comptes rendus de salons (1851-1855) et ses critiques d'art, elle publia des romans très observés qui ne manquaient ni de style, ni d'élégance (5).

Enfin, dans le domaine de la politique, elle se tailla aussi une solide réputation, surtout après son mariage, en septembre 1872, avec un homme plus jeune qu'elle, Maurice Rouvier, que les élections de 1871 avaient envoyé à l'Assemblée Nationale et qui devait devenir par la suite plusieurs fois Ministre et Président du Conseil.

L'historien Louis Barbot dira encore de Claude :

« Chargée des comptes rendus du Corps Législatif au « Moniteur Universel » *à la fin de l'Empire, puis, sous forme de correspondance, à* « l'Indépendance Belge », *elle étonnait de nombreux lecteurs par sa maturité d'esprit et la solidité de son jugement ».*

De plus, son hôtel de Passy était le rendez-vous des personnalités littéraires, artistiques et politiques de l'époque. Se souvenant de ses débuts difficiles, elle était restée simple, accueillante et serviable. Et si elle eut la satisfaction de voir son mari accéder à la Présidence du Conseil, elle accepta avec sérénité sa chute, lors de l'affaire Wilson (6).

De nouveau Ministre des Finances (après la mort de son épouse), il démissionna lors du scandale de Panama.

(3) Louis Barbot, historien du « Père-Lachaise », repose tout près de Papus, dans la 93e division.

(4) De ses œuvres les plus remarquées, nous citerons : L'Enfance de Bacchus, L'Idylle, Bacchus enfant, La Dame aux Castagnettes, Génie, Daphnée, Le Pêcheur à l'Epervier, etc..., de jolis bustes de Gavarni, de La Fontaine, de Canova, du Baron d'Haussmann, de Thiers, etc... En dehors de ces ouvrages dispersés dans les musées ou collections particulières, on peut voir, à Paris, des productions de Claude Vignon : le bas relief de la fontaine Saint-Michel, les personnages sous le porche de l'Eglise, rue de Turenne, les groupes d'enfants ornant le square Montholon, Sculptures de la Bibliothèque du Louvre, etc...

(5) Jeanne de Manguet, Révoltée, Une femme romanesque, Château-Gaillard, Une parisienne, Un drame en province, etc...

(6) Maurice Rouvier, avocat, journaliste, ami de Gambetta, député 1871 — Ministre 1881-1882 — Président du Conseil 1887, il combattit le boulangisme et démissionna lors du scandale des décorations pour obliger Grévy à se retirer (cf. Larousse Universel).

Redevenu Ministre des Finances (1902-1905) et Ministre des Affaires Etrangères (1905-1906), il se montra favorable à la négociation qui aboutit à la conférence d'Algésiras.

Né à Aix-en-Provence en 1842 — dix ans plus tard que Claude Vignon — il lui survécut 23 ans, puisqu'l mourut à Neuilly, en 1911.

Dans le guide qu'il a écrit à l'intention des touristes et curieux et qui s'intitule « Au Père-Lachaise » (Edition 1973), Michel Dansel note :

« 46e Division - Face à Allan Kardec se dresse le buste d'une femme sculpteur : Claude Vignon. En premier plan, devant la jardinière fleurie (7), un burin et un marteau sont posés sur une plume d'oie ».

Manifestement Michel Dansel ignorait la vie de son héroïne.

En revanche, la conclusion de ce récit revient de droit à Louis Barbot. Si l'historien n'avait guère de sympathie pour « l'Abbé Constant », il rend un émouvant hommage à celle qui partagea une partie de la vie du Mage. Citant sa tombe, Louis Barbot écrit : « A la stèle est adossé le buste en bronze de celle qui fut une femme aimable et spirituelle, un écrivain distingué et une artiste de talent » (8).

J.-G. COCHET.

(7) Cette jardinière fut peut-être fleurie, jadis !
(8) Buste exécuté en 1885, daté et signé : Claude Vignon.

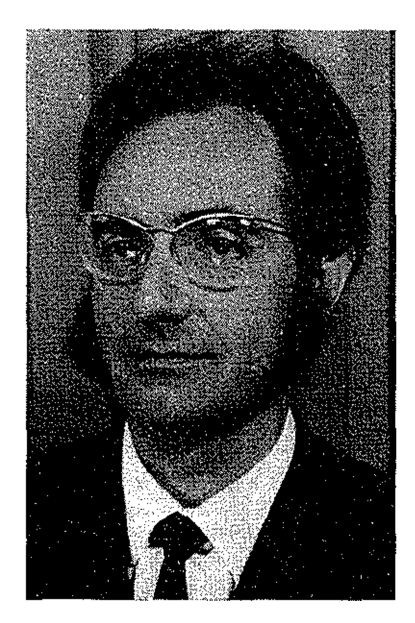
ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

Mon état de santé ne me permettant plus de m'occuper aussi complètement que ces dernières années des multiples problèmes posés par la vie administrative de notre Ordre Vénérable j'ai demandé à notre bien-aimé et si dévoué F ∴ Emilio LORENZO, vice-président de l'Ordre Martiniste, ingénieur informaticien, de me seconder. Il sera épaulé dans cette tâche par notre F ∴ « Grand Secrétaire » Claude MARGUE et par notre S ∴ Maria LORENZO, secrétaire adjointe. Je les remercie tous trois du fond du cœur d'avoir répondu avec tant de dévouement et de spontanéité à mon appel alors que leurs occupations profanes sont des plus absorbantes.

L'adresse du vice-président Emilio LORENZO est la suivante : 3, rue de la Gruerie, 91190 Gif sur-Yvette (France) Tél. : 907-44-21.

Dr. Philippe ENCAUSSE



Emilio LORENZO

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE DE L'ORDRE MARTINISTE

A l'occasion de la « Journée Papus » les Membres de l'ORDRE MARTINISTE ont tenu, en le Temple Franklin Roosevelt (si aimablement mis à leur disposition par la « Grande Loge de France », à Paris) leur assemblée générale annuelle (loi de 1901) le samedi 22 octobre 1977.

Elle s'est déroulée sous la présidence de notre « Très Illustre Frère » Philippe Encausse, président de l'ORDRE, et en présence de Membres de la « Chambre de Direction » et du « Suprême Conseil », de présidents de Groupes et Cercles et de nombreux autres SS ∴ et FF ∴ dont beaucoup étaient venus de province, soit un total de 85 Membres. D'autre part 54 Martinistes n'ayant pu se rendre à cette assemblée générale statutaire avaient eu à cœur d'envoyer leurs « pouvoirs », ce dont nous les remercions.

● La séance s'est ouverte à 15 heures avec utilisation d'un Rituel ancien remontant à Papus. Après la vérification des « pouvoirs » le Président a donné lecture de l'imposante liste des Groupes et des Cercles martinistes en activité (métropole et France d'outre-mer). A l'occasion de cette lecture de nombreux présidents provinciaux et parisiens ont été présentés individuellement à l'Assemblée et ont donné un bref aperçu des activités de leurs Groupes et Cercles respectifs. Cette innovation remporta un grand succès.

● Puis notre Frère Richard Margairaz, l'actif et si compétent administrateur de la revue *L'INITIATION* donna lecture de son rapport sur l'exercice 1976 et sur ce qu'il convenait d'envisager dans l'avenir. Il a rappelé qu'il était souhaitable que les abonnements fussent renouvelés en temps voulu (dernier trimestre de l'année en cours ou premiers jours du premier trimestre de la nouvelle année) afin d'éviter des rappels coûteux en temps et en argent. Ces rappels furent au nombre de 350 en 1976. La Revue connaît un développement régulier et les abonnements sont nombreux tant en France qu'à l'étranger. Nous comptons des lecteurs fidèles en Afrique, Allemagne fédérale, Angleterre, Amérique du Sud (Argentine, Brésil, Chili, Pérou, Venezuela), Amérique centrale (Mexique), Belgique, Canada, Espagne, Grèce, Haïti, Italie, Liban, Luxembourg, République Malgache, Portugal, Suède, Suisse, Afrique du Sud et Etats-Unis d'Amérique. Le Président rend un hommage particulier à Richard Margairaz dont le rapport reçoit l'approbation de l'Assemblée.

● Notre chère Sœur Marcelle Margairaz, « Grand Hospitalier » de l'Ordre, a commencé son rapport (exercice 1976) en remerciant les généreux donateurs qui soutiennent, tout au long de l'année, le « Tronc Hospitalier ». Elle nous rend compte du travail accompli tant sur le plan financier que dans le domaine du soutien moral apporté à des FF ∴, à des SS ∴ et à des profanes particulièrement dignes d'intérêt. Plusieurs centaines de lettres ont été envoyées par Marcelle Margairaz. (Le rapport est approuvé chaleureusement par l'Assemblée).

● Le rapport financier (exercice 1976 et vues d'avenir) a été présenté par la Sœur Hélène Bideau dont le dévouement est, lui aussi, bien connu de tous. Hélène Bideau approuve et fait approuver par l'Assemblée la proposition de Richard Margairaz de porter la cotisation courante annuelle à 70 Fr. au lieu de 60 Fr. Pour 1978 les tarifs sont donc fixés comme suit, étant bien entendu que certains FF ∴ ou SS ∴ se trouvant dans une situation délicate peuvent obtenir, *confidentiellement*, du Président de l'Ordre, une remise particulière. Le rapport financier est adopté par l'Assemblée.

ORDRE MARTINISTE
3, rue Cardinal-Mercier - 75009 PARIS
Droits d'entrée .... 10 F
Cotisation annuelle (janvier à décembre)
Cotisation simple .... 70 F
Membre Bienfaiteur .... 100 F (et au-dessus)

Par chèque bancaire au nom de « Ordre Martiniste »
ou par virement au Compte courant postal :
Ordre Martiniste 17 144 83 Z PARIS

● La lecture du rapport moral est à la charge du Frère Claude Margue, « Grand Secrétaire ». Il précise qu'en 1976 l'Ordre s'est enrichi de 89 nouveaux Membres et que le dernier N° de carte officielle délivrée en 1976 fut le N° 2.905. Il fait état de l'impression récente d'une nouvelle carte et de la mise au point d'une impression nouvelle des Rituels. Nous nous réjouissons avec lui de la naissance du Cercle « Cagliostro » (N° 52, Collège de Strasbourg), du Groupe « Louis-Claude de Saint-Martin » (N° 97, Collège de Bordeaux), du Groupe « Gérard Encausse » (N° 98, Collège de Paris). Claude Margue fait également état des importants travaux d'aménagement des locaux du siège de l'Ordre et des projets à venir. Son rapport est, lui aussi, approuvé par l'Assemblée.

● Notre Frère Philippe Maillard nous présente ensuite son rapport (exercice 1976) relatif au fonctionnement de la Bibliothèque de l'Ordre riche de plusieurs milliers de volumes. Il rappelle qu'une permanence est assurée tous les samedis après-midi (sauf le 3ᵉ de chaque mois consacré aux réunions de travail de la « Chambre de Direction »). Les FF∴ Encausse et Lorenzo rendent hommage à Claude Margue et à ses deux adjoints Philippe Maillard et Alain Pédron pour leur dévouement et pour les réalisations pratiques obtenues dans l'enrichissement en ouvrages de qualité de la bibliothèque et dans la modernisation des locaux. — Le rapport du Bibliothécaire adjoint est approuvé par l'Assemblée.

● A l'occasion des « Questions diverses » l'Assemblée a confirmé son accord au sujet de l'augmentation (10 Fr.) de la cotisation courante pour 1978 et du maintien du caractère non obligatoire de la participation financière pour certains Membres éprouvant des difficultés *réelles*... Nous sommes, en cela également, fidèles à la pensée de Papus.

L'Assemblée Générale a voté l'obligation, pour les Présidents de Groupe, de recueillir les cotisations annuelles des membres relevant de leur autorité. Le Secrétariat de l'Ordre leur fera parvenir les timbres de l'année correspondante.

Pour terminer « en beauté » notre Assemblée Générale, l'ordre du jour prévoyait un exposé de Robert AMADOU, « Grand Orateur » de notre Ordre Vénérable, exposé consacré à « *Louis-Claude de Saint-Martin et le Martinisme, d'après une correspondance inédite* ». Cet exposé a été enrichi par la lecture d'un choix de fragments de la plaquette que la revue « *L'Initiation* » s'est chargée de faire paraître. Dans ces « *Lettres aux Du Bourg* », mises au jour et publiées *pour la première fois* et qui comportent, entre autres textes, une introduction et des notes critiques de notre Frère Amadou, se détache, en plus de l'enseignement du « Théosophe Méconnu », un côté humain, chaleureux et non dépourvu

d'un certain humour de Louis-Claude de Saint-Martin. Un débat fraternel a fait suite, et, à 19 heures, le Président Philippe Encausse clôturait cette Assemblée Générale précédant le classique « banquet Papus », au « Club Ecossais ».

A noter que, comme ce fut le cas pour l'ouverture des travaux, la clôture fut faite en utilisant un rituel particulier remontant à Papus lui-même.

● Bien-aimés Frères et Sœurs, je profite de l'occasion pour rappeler aux Présidents des Groupes et Cercles qu'ils peuvent recueillir et envoyer dès maintenant les cotisations 1978 des Sœurs et Frères relevant de leur fraternelle direction.

● Une autre information : Des Frères et des Sœurs ayant consacré de longue sannées au Martinisme nous feront revivre leurs souvenirs au cours d'une réunion exceptionnelle qui aura lieu, à Paris, dans une salle de conférences, au printemps 1978 et qui, à la demande de Philippe Encausse, sera placée sous ma présidence.

● En terminant cet « entretien » avec vous tous, je souhaite à mes Sœurs et Frères Martinistes, ainsi qu'aux lecteurs, profanes ou non, de notre chère revue, qu'il soit restée une plus grande paix en leurs cœurs après ce Noël 1977 et j'adresse à tous mes meilleurs et bien sincères vœux à l'occasion de l'année nouvelle.

Emilio LORENZO,
Vice-président.

Un conte de Jacqueline ENCAUSSE...

LA MAUVAISE PRIERE

Des hauteurs de Montmartre, Thibaud-qui-ne-ment contemplait la grande ville étalée à ses pieds : PARIS.

Malgré le frais du matin, il s'immobilisa un long moment, debout, priant à sa manière, saisi d'admiration devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Le large fleuve brillait et l'on voyait se dérouler ses méandres autour de la ville. Un brouillard léger, transparent, baignait les lourdes forteresses. Les maisons serrées, tassées dans l'enceinte, où s'éveillaient les hommes, semblaient à cette distance pays de féérie.

— Il faut que tu vois ça, mon maître, dit-il, posant son sac à terre et aidant un petit singe à en sortir. Celui-ci, d'un bond, fut sur l'épaule du jongleur, puis sous son surcot, contre la poitrine de l'homme qui avait entrouvert son vêtement. Là, bien au chaud, il se mit à piailler.

— Allons, nous avons fort à faire, mon Prince, dans ce Royaume de Cocagne, en ce jour de fête.

***

Thibaud-qui-ne-ment arriva bientôt au cœur de la ville, marchant d'un bon pas, son compagnon dormant sur son sein. Près d'une fontaine, il se lava les mains et le nez. Pour tout dire, il attendait le jour non férié où les étuves seraient ouvertes, afin de faire tomber la crasse et la poussière du chemin. Il arrivait à la bonne heure, celle où tous se préparaient, qui à vendre, qui à s'amuser.

Près du Grand-Pont, au pied du Châtelet, il vit un confrère, noir et basané, poilu comme l'ours qu'il montrait en frappant un tambourin pour attirer la clientèle. Peu de monde encore autour de lui. Les ours ne plaisent guère et font peur aux enfants et aux femmes. Au passage, il le salua et lui frappa amicalement l'épaule. L'instant d'après, quelques bourgeois sortirent de leurs maisons, entourèrent le montreur et lui jetèrent quelques mailles * qu'il ramassa avidemment.

Thibaud, heureux de voir le bohémien pourvu, alla s'installer plus loin pour ne pas lui faire de tort, sachant que son tour attirerait davantage et qu'il aurait vite gagné les deniers nécessaires à sa vie et à celle du Prince. Ils avaient faim tous deux et pourraient ensuite flaner au gré de leur fantaisie, cherchant l'auberge où dîner et se reposer.

Le oustiti, habillé comme un prince, de petits vêtements à sa taille, portait couronne et amusait déjà les badauds qui aimaient à se moquer des grands.

— Belles dames et gentils seigneurs, commença le jongleur d'une voix assurée lorsque le cercle des curieux lui sembla suffisant pour que leur travail en valût la peine :

— Je suis le serviteur du « Prince des Devins » que vous voyez ici. Il retira alors son bonnet et, s'inclinant profondément devant l'animal, ajouta : Saluez, bonnes gens, mon maître qui sait tout : le passé et

(*) Maille : petite monnaie (1 denier égale 20 mailles).

l'avenir, le bien et le mal, la santé ou la maladie... Il met à nu vos cœurs et en tire le péché... Pour l'interroger, il vous en coûtera un denier, un seul denier. Qu'as-tu, l'homme, ton âme est-elle si noire que tu n'oses approcher du Prince ? dit-il vivement à un homme qui essayait de s'en aller discrètement, ce qui provoqua le rire chez les assistants :

— Allons, bien que tu n'aies pas un denier, le Prince va parler pour toi.

Thibaud était ventriloque et bientôt une petite voix s'éleva :

— Oui, l'homme est préoccupé, car il a plus de 40 ans et vient de prendre femme jeunette... Il le regrette déjà.

— C'est bon, dit Thibaud. Est-ce vrai, Messire ?

— C'est vrai. Mais comment cet animal... bredouillait l'autre, penaud.

— Prince, montrez avec la main où il a mal ce matin.

La petite main velue, discrètement orientée, descendit vers les braies. Alors le rire de la foule s'enfla jusqu'à devenir énorme, et chacun voulut bientôt questionner le Prince qui ne se trompait jamais dans ses réponses. Deux heures après, Thibaud, muni de plus de pièces qu'il ne lui en fallait, prétexta que le prince était fatigué, le rangea soigneusement dans son sac à claire-voie et quitta la place. Le jongleur avait la particularité, dont il ne se vantait pas en public, craignant les foudres de l'Eglise, de voir au travers des cerveaux et des corps humains et de percer le secret des cœurs. Il savait aussi l'avenir et le passé. Par l'intermédiaire du petit singe, mince couverture, il pouvait exercer son métier sans risquer d'être accusé de sorcellerie, et d'ailleurs il ne restait guère en place, allant de ville en ville.

Ainsi qu'il le disait dans son boniment, il connaissait le bien et le mal et, ce qui n'est pas si fréquent, pratiquait le bien dans la mesure du possible, sauf pour les filles qui étaient sa faiblesse et haïssait le mal qu'il combattait toujours. C'était là toute sa religion. Il avait eu connaissance de ses pouvoirs étant enfant et depuis les avait mis au service du bien. Il lui arrivait de guérir des malades, prudemment, fuyant la reconnaissance encombrante des gens qui pourrait attirer l'attention sur lui, jusqu'à le priver de liberté ou le faire se balancer à un gibet. D'autant plus qu'il pouvait tuer, de la même manière, par volonté forte et bien dirigée.

On disait dans la ville que le Roi était pieux et qu'il soulageait la misère autant qu'il le pouvait, mais ils étaient si nombreux à tendre la main que ses efforts étaient comme une goutte d'eau dans le fleuve. Entre l'aumône du Roi pieux et le malheureux, des mains avides saisissaient le plus gros et il ne tombait dans l'escarcelle du pauvre qu'une maille au lieu d'une livre tournoi *.

On disait aussi que l'Evêque Julien était avare et cruel, qu'il amassait en ses caisses l'or de l'Eglise et celui du denier du culte, que le bas clergé mourait de faim et était obligé de mendier. Si c'est la vérité, songeait Thibaud... Les langues vont bon train sur celui qui possède et je dois m'assurer du vrai. Allons, mon maître, allons en ville et tendons l'oreille...

C'est pour l'Evêque que Thibaud était à Paris. A Sens, où était passé le jongleur quelques temps plus tôt, la réputation de Julien était exécrable. Il y avait exercé son sacerdoce pendant vingt ans en une grosse paroisse de la ville et ce n'est que par malice et parce que l'Archevêque de Sens était bien vieux qu'il avait obtenu l'évêché de Paris.

Avare, cupide et menteur, le prélat corrompait son entourage, à tel point qu'un dicton en était né : « Qui vient de Sens est grand pécheur ».

(*) Livre tournoi : monnaie d'argent, soit quatre de nos francs actuels.

Le bon Roi Louis n'en voyait que la surface, beaux ornements, paroles de miel, et lui faisait confiance, comme il le faisait volontiers avec tous. Il était facile de l'abuser, à qui savait s'y prendre.

Les mauvaises langues disaient que nombre de filles et de femmes, désespérées par les rigueurs des prêches de Julien, étaient mortes de chagrin. Nombre de pendus sur les gibets, nombre de bûchers partout...

Le prélat entretenait des espions, favorisait la délation et s'en trouvait fort bien.

— C'est en la Cité, à la Maison-l'Evêque qu'il faudra nous rendre à la nuit, mon petit, murmura Thibaud.

***

La maison de l'Evêque était grande et belle ; sa porte, fort décorée, était close.

Thibaud alla s'asseoir sous une haute fenêtre où il voyait la lueur clignotante d'une chandelle. Le dos collé étroitement contre la pierre, la tête inclinée sur sa poitrine, il « écoutait ». Sa conviction faite, pendant que sautillait autour de lui le ouistiti qu'il avait lâché, il se mit à vouloir, à maudire, à chasser... Comme il entendait le guet, il partit.

***

Le deuxième jour, Thibaud laissa le petit singe dans la chambre, à l'auberge, avec, pour se distraire, quelques friandises bien sucrées dont l'animal raffolait. Il se rendit à la cathédrale où, vers onze heures, l'Evêque allait chaque jour célébrer son office. Le jongleur, fort en avance, à voir le soleil, musait un peu dans les rues étroites ; les étalages le sollicitaient, moins que le regard des femmes cependant. En fait, les vieilles lui plaisaient aussi, dont les visages usés portaient les marques de toutes les passions. Mais il n'y touchait pas, bien entendu, pour des raisons faciles à comprendre.

Assis en tailleur sur le parvis, avec les mendiants, il attendait le prélat, lorsque les cloches se mirent à sonner, appelant les fidèles à l'office. A cet instant précis parut l'Evêque, descendant de sa litière, avec sa lourde crosse et ses vêtements bordés d'or. L'homme était gros, bouffi, marchait difficilement en s'appuyant sur un petit clerc pâlot, qui trébuchait sous le poids. Il ahanait à chaque pas, poussait un soupir et poursuivait. Le regard de ses yeux vifs bien que noyés dans la graisse, se posa un instant sur les loqueteux qui tendaient la main. Il fronça le sourcil et sur son ordre bref, d'autres clercs les chassèrent brutalement. Mais Thibaud ne bougea pas sous le bâton. Il lui fallait voir Julien, le bien voir...

***

Un peu plus tard, les deux amis arrivèrent, marchant toujours dans les rues, à la place de Grève où un bûcher était monté. Thibaud apprit qu'allait être brûlée vive une sorcière immonde. Un suppot de Satan, dit, en se signant, une bonne dame qui raffolait de ce genre de spectacle et ne manquait jamais aucune exécution publique que ce soit la roue, le gibet ou le bûcher, avec un faible pour la roue, les cris de la victime l'excitant tout particulièrement.

La foule avide se pressait déjà autour du bûcher et Thibaud dut se frayer un passage parmi les amateurs pour parvenir au premier rang. Il entendait autour de lui parler les gens et il connut ainsi la faute de la sorcière : « Elle entend des voix et a commerce avec le démon. Elle sait l'avenir... et crache sur le crucifix de Notre Seigneur ».

— La pauvre, sa science doit être bien mince, quelle injustice !

Quelle pitié ! pensait le jongleur profondément ému. On avait amené la femme et on l'attachait. Ni jeune, ni vieille, elle était quelconque, mais semblait douce et comme vidée de sa substance.

Les larmes coulaient sur le visage de Thibaud. Puis il vit la litière de l'Evêque que l'on approchait, afin qu'il ne perdît rien du supplice. Une grande colère saisit alors le jongleur. Il devint de glace et tel un homme de pierre, il s'immobilisa et voulut avec force.

Le feu, que l'on venait de mettre aux fagots, malgré une brise favorable, décroissait et finalement s'éteignit. Les valets du bourreau s'activaient avec leurs brûlots, jetant des torches enflammées sur le bûcher et elles retombaient, éteintes. Il semblait impossible d'allumer les branches et les bûches. Les spectateurs, muets d'étonnement, crièrent bientôt au miracle et réclamèrent la grâce... Dieu a jugé... Il faut faire grâce !

Comme la foule devenait menaçante, l'Evêque se mit debout à grand peine, la bénit et donna enfin l'ordre de relâcher la sorcière, qui disparut aussitôt, emmenée par les siens, des gens de Bohème.

Thibaud s'éclipsa aussi, anonyme, mais le cœur en joie et remerçiant Dieu de l'avoir amené là où il lui avait été donné de servir Sa Justice.

⁂

Le soir, après souper, il retourna à la Maison-Evêque et acheva ce qu'il avait commencé la veille, le dos au mur et la volonté tendue, sûr maintenant de ne pas se tromper, l'homme étant félon, il agissait.

⁂

Thibaud-qui-ne-ment était libre, merveilleusement libre, Il n'avait d'obligation que vis-à-vis de Dieu, ce qui n'est pas rien, mais ne pèse pas, si l'on se conforme à sa Loi.

Ce même matin, le troisième de son séjour à Paris, Thibaud n'était pas pressé de se lever. Il faisait frais dans la chambre sans feu et l'édredon de plumes lui semblait douillet. Le Prince était sorti un instant pour ses besoins et était revenu en grelottant se loger sous le bras de son maître qui songeait.

Comme de nombreux enfants au XIIIe siècle, il n'avait jamais connu ses parents et avait été élevé par la sœur tourière du couvent de nonnes où on l'avait déposé, dans un panier, un matin de maï de l'an 1232, à Angers, qu'il considérait depuis comme sa ville natale. C'est tout ce qu'il savait de sa naissance.

Jusqu'à cinq ans, Thibaud resta auprès d'elle. Puis un couvent d'hommes s'en chargea. C'étaient des moines-soldats, plus occupés de croisades que de prières. Cependant, ils lui apprirent à lire et à écrire, en latin, mais ce fut bien tout l'enseignement qu'ils lui donnèrent avec les coups pour lui former le caractère. Mais il était bien nourri et grandissait. C'est là qu'il prit conscience de ses dons : lorsqu'il voyait un de ses condisciples subir une punition injuste, ce qui n'était pas rare, une telle indignation le soulevait qu'il maudissait celui qui frappait, de tout son cœur, et le bras levé du moine retombait inerte... Malheureusement, dans son cas personnel, il n'obtenait rien de pareil, étant assez peu soumis de nature et souvent coupable de farces, de révolte, de turbulence.

Un vieux moine, très doux, s'était pris d'affection pour lui parce qu'il ne mentait jamais, même pour échapper au châtiment. Il lui apprit à prier et à guérir par la prière. Mais bientôt la discipline sévère fut insupportable à Thibaud-qui-ne-ment et vers ses treize ans, il se sauva du couvent et disparut.

Pendant quelques jours, il vécut de rapine. Dans les vergers les fruits étaient mûrs. Les poules pondent un peu partout et l'eau des fontaines est à tout le monde. Il dormait dans les meules de foin, bien au chaud.

C'est lors d'une foire qu'il rencontra Jean-le-Jongleur. Il le voyait faire, fasciné par son habileté à manier les boules d'os, les plats et les cuillères. Les petites pièces tombaient autour de lui et l'homme perdait beaucoup de temps à les ramasser et ne les retrouvait pas toutes. Thibaud s'offrit à le servir, pour rien, pour le plaisir. Jean-le-Jongleur devenait vieux, ayant près de cinquante ans, perdait un peu de son adresse, par les jointures qui lui faisaient mal. Il avait devant lui un beau garçon, déjà grand, bien robuste, au regard franc, qui ne lui coûterait que sa nourriture. A cet âge là, ce ne serait pas rien ! Il leur faut de la viande chaque jour. Mais le cœur de Jean-le-Jongleur était généreux et il accepta de courir le risque.

Il n'eut pas à le regretter. Bientôt ses recettes doublèrent, ce qui était juste puisqu'ils étaient deux. C'est lui qui enseigna à Thibaud l'art de la jonglerie où il fut vite habile. Très souple, le jeune homme faisait le pont avec grande aisance, l'arbre mort et quelques sauts qui amusaient le public, avant que le jongleur ne commençât ses tours. Et c'est ainsi que Thibaud apprit son métier.

***

Le boniment leur rapporta tant, le lendemain, qu'il ne leur serait plus nécessaire de travailler avant de prendre la route, dans quelques jours, sauf si l'occasion de faire de la musique était offerte à Thibaud, ce qui se présentait quelquefois et qu'il acceptait toujours, pour le plaisir que cela lui donnait.

Dans la rue où ils se tenaient, des ouvriers parlaient entre eux des ennuis qu'ils auraient si l'Evêque mourait : les travaux seraient arrêtés et ne reprendraient que lors de la nomination d'un nouvel Evêque, cela peut demander des mois.

Thibaud écouta leur conversation et apprit que Julien était au plus mal :

— Il a des suffocations et vomit de la bile noire. Mais il peut en réchapper, ce gros cochon puant, avec les messes que l'on dit en son honneur, et les prières des nonnes, sans discontinuer, de jour comme de nuit.

— Je suis bon chrétien, fit un autre, mais je ne dirai pas un *ave* pour sa guérison, malgré le tort que me causerait l'arrêt du chantier.

— J'ai ouï dire qu'il se complait à voir souffrir, et que ses petits clercs reçoivent plus de coups de bâton que d'assiettes de soupe. C'est lui qui a fait venir le tribunal de religieux pour enquérir sur les cas de sorcellerie, malgré la défense du Roi, qui n'aime guère ces pratiques, dit un autre, plus âgé, en baissant la voix, car il était dangereux de parler librement de l'Église, en ce temps-là.

C'étaient paroles douces pour Thibaud-qui-ne-ment, le fortifiant en sa certitude. Il en était tout joyeux.

Passant dans la Cité, il entendit chanter les religieuses et vit un rassemblement de notables devant la porte de la Maison de l'Evêque. On reconnaissait ceux-ci à leurs airs importants, leurs riches vêtements ornés de coûteuses fourrures, leurs chaînes d'or et d'argent qui pendaient sur leurs ventres rebondis et leurs doigts croisés sur la poitrine, chargés de bagues.

— La Reine Blanche a fait dire qu'elle ne viendrait pas. Elle ne l'aimait guère et doit se réjouir en secret de la maladie de notre Evêque. Il est bien bas, respire à peine et sent déjà mauvais. Mais cela peut durer encore un jour ou deux. Sait-on qui va le remplacer ? dit l'un d'entre eux, déjà prêt à aller faire sa cour au futur successeur de

Julien, car il est toujours bon d'avoir l'Evêque de Paris dans sa manche.

Thibaud s'était rapproché pour entendre leurs propos chuchotés à voix basse. On l'écarta assez brusquement, en disant que l'on n'avait pas besoin de joueur de viole, en un jour aussi triste, qui voyait la mort de l'Evêque. Le jongleur ne se fit pas prier et s'en alla :

— Prudence est mère de sûreté, se dit-il.

⁂

Le matin du cinquième jour, Julien était encore en vie. Maintenant, l'annonce de sa mort proche était connue de tous et faisait l'objet de nombreux commentaires. On n'osait pas s'en réjouir ouvertement, pour la raison qu'il était évêque, que l'Eglise était puissante et que l'on craignait davantage ses espions que les francs soldats du Roi.

Mais il nétait pas interdit de sourire, tout en gardant la bouche close, de lutiner sa femme ou de boire un coup à la santé de l'Evêque... ni d'écouter les jongleurs qui donnaient les nouvelles sous forme de contes plaisants, mettant en scène un animal dont l'aventure était celle du prélat.

Le meilleur des conteurs était un nommé Alain-de-Lille, assez vieil homme grison, au visage sardonique, plein de rires et de moquerie, qui s'amusait lui-même de ses inventions et savait, avec adresse, baisser le ton et modifier son texte, s'il voyait approcher un moine ou un clerc, ou même un curé, bien que ces derniers fussent le plus souvent, de fort honnêtes gens, proches du peuple, dont ils partageaient la vie.

Après avoir bien ri des facéties de son confrère, dont il reconnaissait volontiers le talent, mais qu'il n'aimait guère pour quelques vilaines histoires qui couraient sur son compte et dont il sentait qu'elles étaient vraies.

Thibaud s'écarta volontiers de lui, sans lui jeter une maille, heureux d'avoir le cœur pur.

Le ciel était clair, du bleu léger particulier à Paris, quand un rayon de soleil brille au matin. Thibaud se dirigeait vers le Temple, passant par Saint-Martin des Champs, hors les murs de la ville et vit bientôt la grosse tour de pierre apparaître à ses yeux, dominant les petits jardins cultivés, déjà bien verts, malgré le tendre de la saison, pleins d'herbes à assaisonner, de jeunes pousses délectables. Le Prince, d'humeur joyeuse, poussait de petits cris et tentait d'échapper à son maître pour se régaler d'herbes fraîches et de jeunes salades, n'ayant aucune idée précise du tien et du mien, du permis et du défendu.

Maintenant ferme le ouistiti contre lui et, finalement, le mettant dans le sac sur son dos, lorsqu'il en eut assez, où la petite bête, comprenant son erreur, se tint tranquille, Thibaud songeait qu'un obstacle se dressait entre lui et Julien... D'où venait l'empêchement ? Il avait ouï-dire que le Temple recélait, non seulement de l'or en quantité, mais des secrets païens et que leur pratique de la magie valait celle des bohémiens et la dépassait même de beaucoup. La preuve en était leur prospérité. S'ils soutenaient l'évêque, rien d'étonnant aux difficultés que Thibaud ressentait.

L'herbe encore humide des chemins de terre mouillait jusqu'à ses braies, puis il rencontra une sorte de route sableuse, nette, qui leur succéda, et il arriva enfin au pied des hautes murailles. Un mur bas courait au loin dans la campagne, entourant un vaste domaine, fait de vignes et de champs, aux lignes nettes, bien cultivés.

Mais c'est du donjon que Thibaud s'approcha. Il s'assit, la colonne vertébrale collée à la pierre et, selon son habitude, il écouta.

Concentrant sa pensée, il sentit une force, un ordre, une rigueur, puis un froid le gagna qui le fit se secouer, et se réjouir : aucun lien

ne les rattachait à Julien. Sa mort leur était indifférente. Peu de prières en ce lieu, mais du travail, de la discipline sévère pour les servants, des méditations et des études pour les maîtres, qui cherchaient l'essentiel de la parole de Dieu en des grimoires anciens, en des signes et symboles.

Il vit bientôt sortir des cavaliers, au manteau blanc, de noble tournure. qui prirent la route d'Amiens et s'éloignèrent rapidement, disparaissant à ses yeux. C'étaient de forts beaux hommes, robustes, mais Thibaud les trouvait pâles et de mauvais teint, comme s'ils étaient gagnés par ce froid que lui-même avait ressenti tout à l'heure. Leur regard sans expression était aussi une bizarrerie. On disait que le commerce avec les femmes leur était interdit, sous peine de grave punition. Tout venait de là. Rien ne pouvait remplacer l'infinie douceur de la peau des femmes, si nécessaire à l'homme pour rester en bonne santé et joyeuse humeur.

Thibaud fit la route du retour d'un pas vif, délivré qu'il était de son inquiétude. Passant près d'un couvent d'où sortaient des voix féminines, chantant un cantique ancien fort beau... il sut que c'était de là, de ces cœurs purs que venait la résistance à sa force, car les bonnes filles voulaient sincèrement la guérison de leur évêque, dont elles ignoraient la félonie, les turpitudes. Elles sont tellement loin de la terre que si on leur faisait le récit des forfaits de Julien, si on leur montrait ses victimes, elles n'y croiraient pas.

Il dîna en chemin d'un oignon et d'un morceau de pain, partageant des raisins secs avec le prince à qui il avait acheté aussi quelques herbes parfumées, auxquelles celui-ci toucha peu, préférant celles qu'il volait.

***

Le lendemain était un vendredi. Dès l'aube tous les clochers de Paris sonnèrent le glas pour annoncer au peuple des fidèles la mort de leur Evêque, et les inviter à la prière.

— Bien, fit Thibaud, Dieu m'a entendu et fait justice. Allons le remercier en sa maison.

La cathédrale était remplie de tous ceux qui, pour des raisons diverses, dont certaines fort louables, avaient besoin de s'y trouver. Un grand vacarme régnait et les visages réjouis pour la plupart, disaient assez le soulagement du peuple. Malgré le bruit et les allées et venues incessantes autour de lui, Thibaud réussit à s'isoler dans son cœur, et fit son action de grâce au Seigneur qui, pensait-il l'avait écouté. Il n'oubliait jamais de le remercier, trouvant que c'était juste et normal. A cet instant, il se sentait baigné de lumière et parfaitement heureux, prêt à reprendre la route pour continuer ailleurs ce qu'il considérait comme sa mission.

Une force plus grande que la sienne l'animait, il savait qu'il n'était qu'un instrument et, brusquement, le sentiment de sa faiblesse l'envahit et il tomba à genoux, puis se trouva allongé sur la dalle froide... Autour de lui, les gens s'écartaient, pensant que cet homme était d'une grande pitié. Quelques-uns l'imitèrent, avec des cris.

Thibaud se releva, se signa et s'éloigna du chœur. On ne faisait plus attention à lui, l'office des morts commençant.

Bien remis, il admirait la cathédrale, dont la décoration intérieure s'achevait à peine. Ses yeux furent attirés par un chapiteau représentant un homme nu dont un dragon dévorait le sexe :

— Le châtiment de la luxure, murmura quelqu'un auprès de lui. Il ne se retourna même pas, sachant bien qu'il n'y avait personne et que c'était la leçon qui lui était donnée. Il pleura longtemps et fit le serment de ne toucher une fille de huit jours, ou plus, si cela était possible. Puis, il s'enfuit, toujours pleurant, retrouva sa viole et le Prince avec joie et passa la journée dans la rue, à jouer des airs tristes pour lui-

même, qui était pécheur. Cependant autour de lui les pièces tombaient que le Prince ramassait et mettait en tas, comme il l'avait vu faire maintes fois à son maître. Le petit singe fit la représentation à lui tout seul, sautant, dansant, grimaçant, aux accents de la viole. Peu à peu, l'air que jouait Thibaud devint plus gai, plus entraînant, à mesure que son cœur s'apaisait, et le Prince, n'en pouvant plus, sauta sur l'épaule du jongleur et chuchota à son oreille :

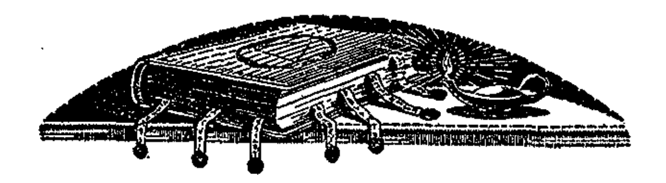
— Tu as raison, mon Maître, allons faire ripaille, et ne nous privons point. Demain, nous nous mettons en route, murmura Thibaud.

Thibaud ne resta pas davantage. Il prit la route le samedi, plein de courage, en chantant un poème qu'il composait à mesure de ses pas, à la gloire de Dieu, du bon Roi et des dames...

Jacqueline ENCAUSSE.

Note de l'auteur : Ce conte n'a que la prétention de distraire. Il n'est rien moins qu'exemplaire. Nul ne peut provoquer la mort d'autrui, même par « une mauvaise prière ». De plus, l'image présentée d'un évêque félon du moyen-âge, ne change en rien les sentiments d'estime et de respect que nous portons à l'Eglise et à ses représentants.

J. E.



Les Livres...

● **Mémoire Justificatif du F.:. de La Chaussée 1773.** Introduction et notes de Pierre CHEVALLIER. (Editions Lauzeray-International, 17, rue Saint-Marc, 75002 Paris).

Voici un texte fort intéressant qui permet d'avoir des connaissances plus approfondies sur une période assez obscure de la vie maçonnique, entre 1762 et 1773, c'est-à-dire au temps de la maîtrise du Comte de Clermont. On rend responsable le banquier Baur de la décadence de la Grande Loge. On a beaucoup parlé du Frère Lacorne, maître à danser, exagérant sans doute son rôle. On épilogue sur les troubles, sur le rôle des « la cornard » et du groupe opposé les « pénitiens » entraînés par le Frère Pény. Sans doute à cause de cette décadence a pu ainsi se former sous la direction du duc de Luxembourg le « Grand Orient ».

Pierre Chevallier, historien très précis de la Franc-Maçonnerie, bien connu par ses remarquables ouvrages, s'est heurté lui aussi à cette absence de renseignements. Cependant quelques historiens de la maçonnerie dont G. Bord, Thory, A.G. Jouaust, A. Lantoine se réfèrent à un texte dû au Frère de La Chaussée, mis injustement en accusation par le Frère Labady. De La Chaussée fit imprimer un mémoire destiné à le justifier. Ayant occupé de hautes fonctions il a retracé un historique de cette *période troublée ; finalement il fut* réhabilité, le Frère Labady étant condamné. Or ce mémoire justificatif a été détruit sur l'ordre du Grand Orient de France. Seuls quelques exemplaires ont pu survivre ; les historiens cités ci-dessus en ont eu connaissance, mais ce texte est resté introuvable. Jean Baylot, *ancien préfet, grand collectionneur*, a légué, à sa mort, à la Bibliothèque Nationale tous les manuscrits accumulés durant sa vie. Sa veuve s'est acquittée de ce souhait. Mme de Lussy, conservatrice à la Bibliothèque Nationale, a demandé à Pierre Chevallier d'examiner ces dossiers. Ainsi fut retrouvé une copie de cet étonnant document. Pierre Chevallier le fait reparaître, avec des notes remarquables. Premier ouvrage publié par une nouvelle maison d'éditions, *nous ne pouvons que faire des* vœux pour que ce livre obtienne un large succès près des amateurs ; regrettons cependant une présentation peu réussie, aux marges incertaines, ce qui ne nuit pas au contenu de cet écrit qui doit figurer dans toute bibliothèque maçonnique ou spirituelle.

Jean-Pierre BAYARD

● Rudolf STEINER.

On sait tous les soins des Editions Triades qui veulent nous faire pénétrer plus largement dans la pensée de Rudolf Steiner (1861-1925). Fondateur de l'anthroposo-*phie il construisit un centre en* Suisse, le « Goetheanum », à Dor-

nach. L'édifice incendié en 1922 — vraisemblablement par les nazis — fut reconstruit et son rayonnement continue dans toutes les formes de la vie. Steiner a influencé non seulement la pensée ésotérique — il est venu de la théosophie —, la morale, mais également l'agriculture, l'éducation, la médecine, les arts. Ce grand penseur qui s'est dépensé pour transmettre son message et sa pensée constructive a fait un grand nombre de conférences. Deux livres précisent les conceptions de cet homme; L. Hadjetlaché a publié ● **Steiner et la pensée au XXIe siècle,** un premier tome « La Méthode » publié par Fischbacher (notons que cet éditeur a dans son fonds un grand nombre d'ouvrages de Steiner); d'autre part S. Rihouët-Coroze, excellent exégète, nous propose ● **Qui était Rudolf Steiner ?** « une épopée de l'esprit au XXe siècle ». C'est là une des plus intéressantes biographies et la synthèse d'une œuvre multiple qui a pénétré tous les milieux (19,80 F).

Mais c'est en lisant l'œuvre que nous découvrons ce grand penseur. C'est tout d'abord ● **La Science de l'Occulte** (Triades, 19,80 F) où nous découvrons la tradition; Steiner est resté dans le courant chrétien et cette science de l'homme, de son âme, nous permet des visions élargies sur notre monde. Il y est évoqué le monde éthérique. Sous le titre ● **L'Univers, la Terre et l'Homme** (30 F) voici les 11 conférences prononcées à Stuttgart du 4 au 16 août 1908. On y découvre les rapports de la mythologie égyptienne avec la civilisation contemporaine; ce sont des commentaires dus principalement à la clairvoyance de l'auteur, avec des notes tant sur la Vierge Mère, le Serpent que sur l'Egypte, l'enseignement ou l'évolution. Puis dans le format de Poche quelques livres de Steiner ont été réédités à des prix fort abordables variant de 12 F à 19,80 F. Voici ainsi le n° 7 ● **Le Sens de la Vie** précédé de ● « Le Sang est un suc tout particulier » et de ● « Notre Père ». Ce sont les rapports entre le corps et les courants éthériques; des notes sur la médecine, l'éducation, la réforme sociale. Avec le n° 8 ● **Le Sens de l'Amour dans le monde** nous voyons que la création est acte d'amour, mais c'est aussi celui de la liberté; c'est bien là la profonde morale anthroposophique. Le n° 9 ● **Le Sens de la Mort** contient trois conférences « Physionomie de la mort », « Echanges entre les vivants et les morts », « Expériences d'au-delà du seuil », où nous prenons conscience des forces de l'Univers. Une profonde pensée que nous retrouvons aussi dans la ● **Revue Triades** qui publie des conférences inédites de Steiner, qui aborde l'enseignement anthroposophique avec toutes ses applications pratiques (abonnement annuel 50 F). Une profonde pensée qu'il faut étudier.

Jean-Pierre BAYARD

● **Qui ?** par André PASSEBECQ. (Editions Dangles - 42 F).

Afin d'apprendre, de mieux comprendre notre entourage, et aussi nous-même, André Passebecq nous livre un cours pratique de graphologie et de morpho-psychologie. Ce livre très bien présenté, pratique, contient des exercices pratiques et une méthode d'auto-correction. Dans la première partie on analyse la présentation générale de la lettre, de l'enveloppe, son ordonnance; puis ce sont des méthodes d'analyse de la graphie, de la direction des lignes, de la signature. Avec la deuxième partie c'est l'analyse du visage; le front, l'asymétrie, autant de points qui permettent d'apprécier l'individu qui est face à vous. Cette étude morpho-psychologique est aussi excellente. Notons l'excellente graphie de ce livre difficile à composer; les 216 pages sont abondamment illustrées.

Jean-Pierre BAYARD

● **Mes Souvenirs,** par FABRE D'OLIVET. (Belisane, Nice).

Antoine Fabre, qui ajoute le nom de sa mère à celui de son état civil

afin de ne pas être confondu avec Fabre d'Eglantine, est né à Ganges dans l'Hérault en 1768. Il meurt en 1825 laissant une œuvre considérable, ignorée à son époque. D'ailleurs plusieurs de ses œuvres ne sont pas terminées et n'ont pas été publiées ; ses manuscrits ont été partiellement perdus et malgré l'ouvrage de Cellier (édité par Nizet) les éventuels possesseurs de ces documents ne se sont pas fait connaître. « L'Age d'Homme » dans la Collection Delphica a heureusement réédité **La Langue Hébraïque restituée** (2 vol.) et **La Musique.** Aussi l'édition de **Mes Souvenirs** apporte une importante contribution pour la compréhension de cet homme mystérieux qui a créé un ordre initiatique para-Maçonnique à tendance pythagoricienne sur lequel nous n'avons là aussi que peu de renseignements. Le manuscrit de **Mes Souvenirs** conservé par la Bibliothèque de l'Histoire du Protestantisme français, inachevé, est ainsi édité par les soins de G. Tappa et Cl. Boumendil qui, en dehors de leur préface, ont ajouté des notes tant sur la famille de Fabre que sur les manuscrits, un index des noms cités, et surtout 44 documents photographiques, certains d'un intérêt majeur. On peut regretter que ces notes ne soient pas plus rigoureuses, que la bibliographie soit élémentaire, mais les 309 pages de **Mes Souvenirs,** apportent des précisions sur la jeunesse de l'ésotériste jusqu'à son séjour chez sa mère, à Saint-Hippolyte, en 1816. Des passages sont mutilés, mais comme témoin oculaire Fabre d'Olivet apporte des considérations sur les événements de son époque, de la Révolution, sur sa pensée. C'est donc là un ouvrage précieux, un document important ; souhaitons que ces courageuses éditions continuent de telles publications ; la Revue Bélisane, bien présentée, consacre aussi une rubrique à Fabre d'Olivet, un auteur qui mérite effectivement d'être étudié plus complètement.

Jean-Pierre BAYARD

● **Les traditions celtiques,** par Robert Ambelain. (Editions Dangles - 45 F).

La tradition celtique reste souvent incomprise, bien qu'elle soit née sur notre sol et que nous soyons celtes. Le sérieux du livre de Robert Ambelain montre que nous devrions approfondir cette culture sans avoir à chercher notre épanouissement à travers d'autres traditions qui nous restent étrangères parce que nous ne respirons pas le même air et que nous mangeons différemment. Robert Ambelain interroge cette métaphysique, présente 190 triades théologiques ou philosophiques et il donne un court résumé sur la filiation celtique venant jusqu'à notre époque. C'est donc bien ici « la doctrine initiatique de l'Occident », un livre riche, précis, où l'auteur spécialiste en ésotérisme a mis toute sa profonde culture, mais aussi sa méditation et son amour de la Connaissance.

Jean-Pierre BAYARD

● **Les clés traditionnelles et synarchiques de l'Archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre,** par Yves-Fred BOISSET. (T. 1 - Ed. J.B.G.).

La pensée de Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909) continue de hanter notre recherche de l'âge d'or qui serait caractérisé par l'établissement d'un langage universel. Marquis en 1880, grand seigneur, Saint-Yves poursuit l'œuvre de Fabre d'Olivet et avec ses **Mission de l'Inde en Europe, Mission de l'Europe en Asie,** l'établissement de la « Synarchie » reste l'un de ses plus grands mérites. On ne saurait confondre ici cette clé traditionnelle avec la « Synarchie d'Empire », « de fâcheuse mémoire » comme le souligne le docteur Philippe Encausse dans sa préface au premier tome du livre d'Yves-Fred Boisset qui a entrepris une vaste étude sur cette remarquable « invention », l'**Archéomètre.**

Nous n'oublions pas l'étude de Jacques Weiss (**La Synarchie selon l'œuvre de Saint-Yves d'Alveydre -**

Robert Laffont) mais Yves-Fred Boisset va à « l'intérieur » de la pensée alveydrienne. « La Synarchie découle d'un Principe unique qui est la Loi Sociale Trinitaire Judéo-Chré-*tienne* » (p. 45). Si *nous* abordons la Sociologie, la pensée celtique avec Ram le celte ou si nous parvenons à l'**Agarttha** et à la valeur de la musique sacrée, c'est bien de *l'intérieur* que l'analyse a lieu. Yves-Fred Boisset donne une valeur prépondérante à la numérologie, à la Kabbale, aux couleurs Jaune, Rouge et Bleu. A partir des Sephiroth, de la valeur des nombres, les textes évangéliques prennent des conceptions nouvelles. Le livre de Yves-Fred Boisset n'est pas toujours de lecture facile, mais il permet d'entrer dans une recherche spirituelle ressentie par Papus qui avait su créer la « Société les Amis de Saint-Yves » reconnaissant en lui son « Maître Intellectuel ».

Jean-Pierre BAYARD

● **Les tours de cartes à la portée de tous,** par Robert TOCQUET. (Productions de Paris - N.O.E.).

Robert Tocquet, *parfait manipulateur*, bien connu par ses émissions à la radio et à la télévision, nous révèle quelques-uns de ses tours. Ainsi chacun d'entre-nous peut ap*prendre 40 tours effectués avec des* cartes ordinaires, 7 tours effectués avec des cartes biseautées ou marquées, 6 tours avec des cartes ou des jeux truqués, 7 tours avec des *accessoires spéciaux. Sans doute* faudra-t-il prendre le rythme, avoir la dextérité, mais l'ouvrage de Robert Tocquet est bien plaisant à lire.

Jean-Pierre BAYARD

● **La superstition à travers les âges,** par Andrée RUFFAT. (Petite Bibliothèque Payot n° 297).

Voici une édition revue et augmentée de cet ouvrage qui avait été publié par le même éditeur dans la collection « Bibliothèque Historique ». La préface met l'accent sur la valeur du phénomène de la superstition qui montre qu'à toutes *les époques*, toute la Société a été en prise avec cette préoccupation qui, d'ordre magique, répond à l'emprise de la pensée religieuse. Andrée Ruffat a bien montré que l'histoire de la superstition est celle de l'humanité. Aussi l'auteur étudie ou établit des remarques incisives sur l'envoûtement, le totémisme ou même l'anthropophagie. Peut-être en venant dans les civilisations mieux connues est-elle moins complète et sans doute peut-on lui reprocher d'avoir voulu étudier pour chaque pays (Chaldée, Egypte, Hébreux, Grèce, Orient, Arabe, les Barbares, etc...) les principaux faits de superstition ; la liste en est fatalement incomplète et sans doute l'ouvrage de Marquès-Rivière, **Amulettes, Talismans et Pantacles** également publié par les Editions Payot, reste-t-il le modèle du genre.

Jean-Pierre BAYARD

● Jacob BÖHME. **(Cahiers de l'Hermétisme** - Albin Michel - 49 F).

Les « Cahiers de l'Hermétisme » qui ont un prestigieux comité de rédaction, publient, sous la direction d'Antoine Faivre et de Frédérick Tristan, un ensemble de textes et de documents sur un sujet précis. C'est ainsi que la pensée et l'œuvre de **Jacob Böhme,** théosophe allemand — 1575-1624 — qui marqua profondément la philosophie européenne est analysée dans ce bel ouvrage de 240 pages qui débute par un tableau chronologique, pour se poursuivre par des études fort sérieuses. L'analyse de l'œuvre est faite par Gerhard Wehr dont le texte allemand est traduit par Paul Kessler, une étude très sérieuse de 113 pages. Deux textes de Jacob Böhme sont ensuite réédités grâce à la traduction de l'allemand par Louis-Claude de Saint-Martin « **De la base sublime et profonde des six points théosophiques** » (1620), puis le « **Mysterium Pansophicum** » ou « **Instruction fondamentale sur le mystère céleste et terrestre** en IX textes » également de 1620. *Pierre* Deghaye tire la leçon de ces écrits dans

« **Psychologia Sacra** » tandis qu'une bibliographie, due à Gerhard Wehr, clôt cet important document. Ainsi deux textes, très peu connus, condensent l'essentiel de la pensée de cet homme bon et généreux, qui eut à subir les vexations des habitants de Görlitz où il a exercé pendant de nombreuses années le métier de cordonnier. Mais Jacob Böhme sut se placer au-dessus de toutes ces querelles et il parvint à créer une œuvre dense qui influence encore actuellement notre philosophie. C'est là un merveilleux essai pour **les Cahiers de l'Hermétisme** et pour son équipe d'universitaires. Notons que le texte principal de Böhme **L'Aurore Naissante** a été republié par les soins des Editions Sebastiani (Via Varese 4 - Milan) selon la traduction de Louis-Claude de Saint-Martin d'après l'édition de 1682 parue à Amsterdam. Nous voici donc enfin en possession des textes les plus importants d'un homme qui marque encore notre philosophie et notre recherche spirituelle.

Jean-Pierre BAYARD

● Eliphas LEVI, Autour de **La Science des Esprits.** (Guy Trédaniel - Ed. de la Maisnie).

Grâce au dévouement de Christiane Buisset — qui anime d'ailleurs le Cercle Eliphas Levi et fait paraître une petite revue — voici plusieurs œuvres d'Eliphas Levi rééditées par Guy Trédaniel. **La Science des Esprits** (89 F) est la « révélation du dogme secret des Kabalistes, esprit occulte des évangiles, appréciation des doctrines et des phénomènes spirites ». Après avoir écrit **Histoire de la Magie** « avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères » (Editions La Maisnie - 88 F), un gros ouvrage de 560 pages, l'un des plus connus du Maître, voici ce thème repris dans **La Science des Esprits** par une suite d'explications du haut symbolisme Kabbalistique et hermétique ; la troisième partie de cet ouvrage nous introduit au cœur même de la Bible et plus particulièrement au livre de Job qui est, comme le souligne Christiane Buisset « pour Eliphas Levi la plus ancienne et remarquable synthèse qui nous soit restée du dogme philosophique et magique de l'ancienne initiation » avec l'immortalité de l'âme, la lumière astrale, le magnétisme. Toujours chez le même éditeur on trouve d'Eliphas Levi **Le Grand Arcane** (76 F) et **Le Livre des Splendeurs** (67 F) **Le Cours de Philosophie Occulte** (79 F), **Les Mystères de la Kabbale** (72 F) des études très sérieuses axées principalement sur la Kabbale. Dans ce dernier ouvrage on peut prendre connaissance de l'étoile flamboyante avec des notes fort intéressantes sur la Franc-Maçonnerie. Ces ouvrages très bien présentés reproduisent les textes anciens ; Christiane Buisset a dressé en plus un index qui permet ainsi de se retrouver plus aisément dans cette œuvre très dense, qui aborde les grands mystères.

Jean-Pierre BAYARD

● **Vérité où es-tu ?** par Camille CREUSOT. (La Penseé Universelle - 38 F 60).

Dans cet ouvrage, préfacé par Serge Hutin, l'auteur se demande ce qu'est la « vérité ». Notre vérité, celle de l'humain sur laquelle nous ne pouvons que parler, paraît en fait bien variable suivant le plan sur lequel on se place. Cette valeur fugitive varie selon l'optique d'un homme, d'un groupe, selon l'époque ; ce qui était vérité hier ne l'est peut être plus aujourd'hui. Camille Creusot donne de très nombreux exemples tant dans l'histoire, la philosophie, la science que la religion ; sont évoqués aussi bien les cas de Gilles de Rais que du divorce ou de l'Atlantide ; de Waterloo ou d'Uri Geller, de la réincarnation ou des stigmates du Christ. C'est donc un bon recueil d'informations où la « vérité » peut apparaître sous plusieurs facettes. Ces centaines de vérités convergent-elles vers le point fulgurant

de la vérité transcendante, de la vérité Une, principielle ? Je pose la question car sans doute par là rejoindrions-nous la Connaissance.

Jean-Pierre BAYARD

● **Qu'est-ce que le Soufisme ?** par Martin LINGS. (Le Seuil - Coll. Sagesses - 10 F).

Dans cette excellente petite collection de 180 pages 11,5 x 18 cm. Martin Lings, ancien professeur à l'Université du Caire, conservateur des manuscrits arabes à la **British Library** apporte d'excellents renseignements sur cette mystique islamique : le **Soufisme.** Ce livre, traduit de l'anglais par Roger Du Pasquier, montre la profonde originalité de cette recherche de la connaissance. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas assez insisté sur l'apparente simplicité du soufisme qui va jusqu'à la boutade ; cette expression conduit à une intense méditation qui va au cœur même de la réflexion. Le Soufisme vise à retrouver la religion primordiale. Très bon texte, avec des annexes et index, mais sans bibliographie : nous aurions aimé retrouver les noms de Robert Amadou, de Titus Burckhardt qui écrivit une remarquable « **Introduction aux doctrines ésotériques de l'Islam** (Dervy-Livres), tandis qu'Henry Corbin avait interrogé le grand Soufi que fut Ibn'Arabi (Flammarion). Bien des auteurs qui insistent sur ce mouvement spirituel.

Jean-Pierre BAYARD

● **Apollonius de Tyane et Jésus,** par Jean-Louis BERNARD. (Robert Laffont).

Notre ami Jean-Louis Bernard nous avait développé, dans son précédent ouvrage : « Aux Origines de l'Egypte » publié chez Robert Laffont, des thèses qui s'échappaient, par leur originalité, d'un savoir essentiellement universitaire.

Aujourd'hui, il nous présente une œuvre qui n'est pas sans une certaine similitude avec la précédente.

Apollonius de Tyane, célèbre thaumaturge, dont les historiens signalent le passage au premier siècle de notre ère, héritier des mystères de l'Egypte, pratiquant l'ascèse Pythagoricienne, parcourt le bassin méditerranéen, pousse sa quête de la connaissance jusqu'au Thibet puis, aux sources du Nil. Il devient le « Thaumaturge de l'Empire Romain », il rencontre les Césars de son temps.

Une similitude entre la vie de Jésus décrite dans les Evangiles et celle d'Apollonius existe-t-elle ? Nombreuses sont les questions posées dans cet excellent ouvrage qui doit être lu et médité.

Georges BOUCHERON

● **Le Compagnonnage en France,** par Jean-Pierre BAYARD. (Editions Payot, 106, bd Saint-Germain - 480 p.).

Ce sujet est si vaste, reconnaît l'auteur, qu'il est difficile de le traiter en un volume.

Jean-Pierre Bayard a cependant réussi, en s'entourant d'une patiente et abondante documentation, à évoquer son passé historique, sa pensée puisant dans la tradition son symbolisme et son enseignement.

Il a étudié l'organisation intérieur du compagnonnage, sa rigueur, l'esprit des cérémonies se déroulant sur le Tour de France, le symbolisme des outils et des décors ainsi que les rituels.

Il fait comprendre comment, à travers une amitié fraternelle, confirmée par serments, ses membres arrivent à un perfectionnement professionnel, moral et spirituel.

Il explique la naissance des rites de la construction et comment s'est transmis un enseignement qui a, pour le grand profit de chacun, traversé les siècles.

Il élargit nos conceptions sur les origines des ordres initiatiques et débouche sur notre époque en reclassant le compagnonnage dans le monde actuel.

Il nous apporte l'ouvrage le plus complet consacré à un sujet passionnant.

Henry BAC

INFORMATIONS MARTINISTES et autres...

par le docteur Philippe ENCAUSSE

● Comme chaque année le « banquet Papus » a obtenu un très grand succès. Il fut organisé, le samedi soir 22 octobre, au « Club Ecossais » (Grande Loge de France) et groupa **211** convives venus de l'hexagone, des départements et territoires d'outre-mer et de l'étranger. Qu'il s'agisse de profanes, de Martinistes ou de Francs-Maçons tous ces « Amis de Papus » étaient venus pour rendre un émouvant et fidèle hommage à la mémoire du docteur Gérard Encausse (« Papus »).

La tombola eut son habituel succès et la chaîne d'union terminale permit à tous de ressentir une fraternelle et merveilleuse union des cœurs.

● Et, le lendemain matin, il y eut au cimetière du Père Lachaise, une très émouvante et belle cérémonie du souvenir devant la tombe où Gérard Encausse repose avec les siens... Marcelle Margairaz et Bertrand de Maillard avaient bien voulu accepter la mission de rendre un public hommage à la mémoire de mon regretté père. Ils le firent parfaitement et dans l'émotion générale. Qu'ils en soient remerciés ici du fond du cœur. Les textes dont ils donnèrent lecture seront reproduits en notre N° 1 de 1978. A noter d'autre part un extraordinaire amoncellement de fleurs sur la tombe — dont certaines avaient été offertes par des Martinistes fixés à l'étranger : Haïti, le Canada, les Etats-Unis d'Amérique — et, comme chaque année un sourire du ciel alors que l'on pouvait craindre la pluie et le froid !

● Ce même dimanche 23 octobre 1977 notre Frères Charles Berthelin, éloigné de quelque 22.000 kilomètres, commémora en Nouvelle Calédonie ce 61e anniversaire de la désincarnation de Gérard Encausse « Papus ». J'ai reçu le texte de son exposé des plus sincères comme des plus complets. Un grand merci également à Charles Berthelin et aux Membres de son beau Groupe martiniste « La Concorde Universelle » (collège de Nouméa).

● A l'occasion de la publication, en un numéro spécial de *l'Initiation* (124 pages), des « Lettres *inédites* de Louis-Claude de Saint-Martin aux Du Bourg » Philippe Encausse et Robert Amadou signeront l'ouvrage et répondront aux questions sur *le Philosophe Inconnu* et le Martinisme, à la Librairie du Graal, 15, rue Jean-Jacques Rousseau, 75001 Paris, le **Samedi 21 janvier 1978, de 16 heures à 19 heures.**

● A propos de cette Librairie déjà bien connue à Paris, il convient de citer la toute récente réimpression — en belles éditions reliées — de deux ouvrages devenus très rares : Pierre Christian : « Histoire de la Magie, du monde surnaturel et de la Fatalité à travers les temps et les peuples » (668 pages) — Albert de Rochas : « La Science des Philosophes et l'art des Thaumaturges dans l'Antiquité » (278 pages).

● Un autre livre à citer, édité, lui, par Albin Michel (Paris). Il s'agit de « L'Histoire secrète de Lyon et du Lyonnais », par Jean-Louis Bernard. Il y est fait état, entre autres, de Nostradamus, Rabelais, Cagliostro, le curé d'Ars, Allan Kardec, le *sar* Péladand et de Monsieur Philippe (qui fut le Maître spirituel de Papus). Je rappelle d'autre part que notre frère et ami Serge Hutin a consacré un important article au Maître Philippe, de Lyon dans le N° 267 (18 au 24 mai 1977) de l'hebdomadaire « Nostra ».

● J'ai reçu de la documentation sur le développement des Ordres Martinistes d'Italie et du Canada. Il en sera fait état de façon plus précise en notre N° 1 de 1978.

● *QU'EST-CE QUE LE NOMBRE D'OR ?* La question est souvent posée par des martinistes soucieux de s'en servir à des usages rituels. Voici, dans cette perspective, une réponse très élémentaire, mais exacte, telle qu'elle nous a été transmise pour la Revue :

« La valeur approchée du nombre d'or, suffisante pour le présent usage, est 1,618. Le rapport correspondant entre deux segments de droite permet de construire diverses figures géométriques. Parmi celles-ci, le « rectangle doré » manifeste ce rapport du grand au petit côté. Dans le « rectangle Parthénon » (Elisa Maillard), le rapport de la diagonale au segment de droite qui relie un sommet quelconque au milieu du grand côté est égal au nombre d'or (c'est-à-dire que les côtés sont approximativement entre eux comme 13 et 6). Dans un autre rectangle, le même rapport est celui de la diagonale au petit côté. De plus, toute diagonale de ce dernier rectangle détermine deux triangles rectangles que caractérise également le nombre d'or et qui sont dits « égyptiens », utilisables pour un autel triangulaire. »

● Et voici, pour terminer, un extrait — concernant la France — des prévisions astrologiques annuelles de notre bien-aimé Frère et Ami Gustave Lambert Brahy (Belgique) :

(...) *France :* Les bases sur lesquelles on peut échafauder des prévisions sont pour la France moins éprouvées que celles qui concernent la Belgique. Sous cette réserve, disons que les premiers mois de 1978 n'offrent d'autres préoccupations que celles des élections législatives de mars, et qu'il en résulte un climat évident d'incertitude et d'énervement. Tout semble indiquer que la gauche n'atteindra pas ses objectifs, car la suite de l'année apparaît marquée d'intentions constructives tendant à remédier aux effets de la crise actuelle. Sous ce rapport, le printemps s'annonce assez réconfortant, mais pour aboutir cependant à une période fort agitée, et peut-être même fort préoccupante, vers le milieu de l'année. Des événements extérieurs peuvent d'ailleurs en être la cause ; un conflit, par exemple ; les mois de juillet et août pourraient être significatifs à cet égard. Le pays y fera face tant bien que mal, mais l'incertitude semble dominer encore dans les derniers mois de l'année.

Pour le Président Giscard d'Estaing, on voit un début d'année assez bon, puis un climat qui se fait difficile à partir du printemps, pour s'aggraver encore vers le milieu de l'année. Ici aussi, le Président devra s'employer à fond pour faire face aux événements ; et on pourrait même craindre que sa santé en supporte le contre-coup. L'automne s'annonce en tout cas difficile pour lui.

Note : Le thème de la République Française étant assez controversé en ce qui concerne l'heure de sa constitution, on ne peut pas toujours être absolument formel pour certaines prévisions. Il est possible, par exemple, que l'éclipse du 7 avril 1978 tombe sur l'Ascendant du Thème français, ce qui impliquerait sans doute d'une façon quelconque, des modifications de climat politique. Seul, l'examen des thèmes des leaders politiques permettrait de remédier à cette incertitude ; mais c'est là un travail que nous n'avons pas eu le loisir de faire jusqu'ici en détail. A première vue, un succès vraiment net ne semble promis, ni à Mitterrand, ni à Marchais.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

Dr Philippe ENCAUSSE

(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1978

à recopier et à envoyer rempli et signé à

Revue l'INITIATION

6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne Billancourt - FRANCE

Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an **(Janvier à Décembre)**, à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

je vous remets | en espèces / mandat chèque / *(bancaire ou postal)* | la somme de ....

(Rayer les mentions inutiles)

		1977	1978
Sous pli ouvert	France	40 F	**40 F**
	Etranger	50 F	**50 F**
Sous pli fermé	France	45 F	**45 F**
	Etranger	55 F	**55 F**

Abonnement de soutien (pli fermé) .... **60 F**

Nom .... *Prénom* ....

Adresse ....

Le .... 19..............

Signature,

(*) Il y a 4 numéros trimestriels ; chaque numéro est publié EN FIN du trimestre intéressé.

L'ORDRE MARTINISTE

« *Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et les dieux.* »

Fondé en 1888-1891 par le Docteur Gérard ENCAUSSE (PAPUS), l'Ordre Martiniste moderne a connu, jusqu'à la « mort » du regretté vulgarisateur de l'Occultisme, survenue en octobre 1916, un développement considérable. L'Ordre Martiniste de Papus était, en effet, représenté tant dans la vieille Europe qu'en Afrique, aux Etats-Unis et en Amérique du Sud. Son influence s'exerçait aussi bien parmi les humbles que sur les marches de certains trônes et non des moindres... Grâce à lui, les idées spiritualistes gagnèrent un terrain précieux à une époque où le Matérialisme donnait l'impression d'être sur le point de triompher.

Le Martinisme de Papus constituait donc une chevalerie de l'altruisme opposée à la ligue égoïste des appétits matériels, une Ecole où l'on apprenait à ramener l'argent à sa juste valeur de rang social et à ne pas le considérer comme un influx divin, enfin un Centre où l'on s'efforçait à demeurer impassible devant les tourbillons positifs ou négatifs qui bouleversent la Société.

Ses buts sont de constituer une chevalerie mystique et ésotérique afin de lutter, — chaque membre dans sa sphère — au nom des principes qui nous dirigent, en faveur du Spiritualisme, contre l'abêtissement, et de contribuer à l'avènement d'un monde où les valeurs *spirituelles* reprendront leur place véritable, en dehors de toute question raciale et de toute idéologie politique.

Ordre initiatique et non pas Société secrète, ouvert aux hommes, comme aux femmes, de bonne volonté, l'ORDRE MARTINISTE est un Groupement *chrétien* possédant une doctrine philosophique et mystique, une méthode de travail à la fois individuelle et de groupe, une ligne d'inspiration sur laquelle chaque intelligence doit travailler selon ses possibilités.

Conformément aux directives de Louis-Claude de Saint-Martin et à celles, ultérieures, de Papus, la femme est admise à égalité absolue avec l'homme (l'un étant le complémentaire de l'autre) dans l' « Ordre Martiniste » qui a « retrouvé force et vigueur » pleines et entières en 1952, à Paris.

Les successeurs de PAPUS (né le 13 juillet 1865 et décédé le 25 octobre 1916) furent successivement, à la présidence de l'Ordre : Charles DÉTRÉ (« Téder ») né le 27 juillet 1855 et décédé le 26 septembre 1918). — Jean BRICAUD (11 février 1881-21 février 1934). — Constant CHEVILLON (26 octobre 1880-25 mars 1944, où il fut assassiné par la milice à la solde des envahisseurs hitlériens). — Henry-Charles DUPONT (19 février 1877-1er octobre 1960). — Philippe ENCAUSSE (1952 à 1971). — Irénée SEGURET (1971 à 1975). — Philippe ENCAUSSE (nouvelle présidence depuis janvier 1975).

De nos jours l'ORDRE MARTINISTE compte des adhérents (régulièrement inscrits) dans une trentaine de pays (outre la France et ses départements et territoires d'Outre-Mer).

(*) Adresser les demandes de renseignements complémentaires à « Ordre Martiniste », 3, rue Cardinal Mercier, 75009 Paris - FRANCE. (Joindre un timbre ou un coupon postal international pour la réponse. Merci).